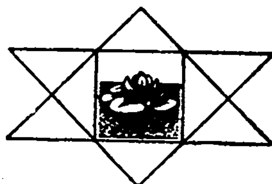
5me ANNÉE. — No 12



DÉCEMBRE 1906

REVUE COSMIQUE

SYNTHÈSE DE LA TRADITION COSMIQUE

(Suite)

« L'Intelligence est libre à tout jamais ».

« Que chacun suive sa propre lumière ; dans le calme passivité seulement est la lumière divine immuable ».

(*Tradition Cosmique*, vol. I, page 31.)

La philosophie cosmique enseigne que la totalité de la substance, dans tous ses degrés de raréfaction et de densité est, en ordre, le vêtement des forces manifestées de « Ce qui est à revêtir » ou en d'autres mots que la forme manifeste les forces du Sans Forme. Il s'ensuit donc qu'en proportion de la capacité individuelle (que l'individualité soit celle du soleil central ou d'un atome physique) de recevoir ces forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale est le status naturel de l'individualité dans le Cosmos de l'Etre : et qu'en proportion de sa *libre* responsion envers ces forces est son aptitude à accomplir son rôle spécial. Ainsi les forces quaternaires de chaque individu sont son moyen de perfectionnement parce qu'elles sont son moyen de responsion aux forces plus raréfiées avec lesquelles il est en affinité, tandis que sa responsion à ces forces est le moyen de leur manifestation et par conséquent de leur

utilité. C'est pourquoi l'individualité est doublement consacrée, parce qu'elle manifeste les forces du Sans Forme et parce qu'elle tend à l'œuvre Cosmique magnifique de l'Unification.

Cet Enseignement Cosmique est transmis par la tradition enregistrée actuellement existante : « Chaque enfant sera compté comme saint. » La lumière Divine (c'est-à-dire la radiance des forces manifestées de la Cause sans Cause) est dans chaque germe, c'est-à-dire dans le principe vivant de chaque individualité. Il s'ensuit que, selon l'enseignement de la philosophie et de la tradition Cosmique, tout ce qui est opposé aux forces individuelles pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale qui sont les moyens du développement intégral, vient du dehors. Kelaouchi dans son « Etude de la vie », parlant à ce sujet, dit : « L'habi-
« tant, c'est-à-dire le principe vital de l'être organique
« individuel (qui est toujours en union avec le principe
« intellectuel, spirituel et pathétique) est exempt de tache :
« s'il n'en était pas ainsi, il cesserait d'être un principe
« vital allié avec les principes intellectuels, spirituels
« et pathétiques. C'est l'imperfection ou non dévelop-
« pement de l'entourage qui est la cause dont toute maladie
« est l'effet. Il est affirmé par quelques-uns, qui parlent
« théoriquement et non par l'observation personnelle, que
« les vers et insectes nuisibles qui dévastent les fruits de
« nos vergers sont engendrés dans la graine ou dans le
« trognon et qu'ils se frayent en mangeant leur chemin de
« sortie et ainsi abîment le fruit. Les personnes qui
« soignent intellectuellement et pratiquement les vergers
« savent que la larve des ravageurs est déposée sur le fruit
« à de certaines étapes de son développement et que
« aussitôt que les insectes sont nés, ils se frayent en man-
« geant leur chemin en dedans. Or comme je parlais ainsi
« à Benederdin, mon collaborateur, il dit : « Mais puisque
« la larve est capable de produire les vers et les insectes,
« n'est-ce pas que la larve est mauvaise ? » Shoofoo, tou-

« jours le bien venu, qui entra comme nous conversions « ensemble, dit : « Partout où il y a de la vie individua- « lisée ou de la force vitale en forme, se trouve le désir « et la volonté de manifester ; cette manifestation dépend « du développement individuel nécessaire pour la conser- « vation de la vie individuelle. Le ver en s'éveillant à la « conscience de l'existence, satisfait son instinct de déve- « loppement et de conservation de soi-même qui sont ses « moyens de manifestation, et dévore et gâte le fruit pour « cet objet et non par aucun désir de spoliation : et les « individualités des larves, selon leur espèce, consument « le philosophe et le fruit, sans avoir même conscience de « leur existence sinon comme d'un moyen de satisfaire leur « sentiment de faim ; ce sentiment les amène à chercher « la sustention essentielle à la conservation de l'être. Pour « le même objet, l'homme dévore et gâte d'autres indivi- « dualités : pour le même objet, certains êtres plus raré- « fiés cherchent la sustentation au moyen de la spoliation « de l'être nerveux et mental de l'homme ». Le dire de Shoofoo est digne de considération comme l'est tout ce qui aide à montrer les choses et les événements sous leurs vraies couleurs. La société est saturée de tromperies et de grands mots sans exactitude, mais l'observation démontrera que le *bon* et le *mauvais* sont des termes relatifs et que les choses et les événements sont classifiés comme l'un ou l'autre, localement, temporairement, politiquement plutôt qu'universellement, perpétuellement et sagement parce que, en général, toute individualité, depuis la sphère solaire jusqu'à l'atome, juge les êtres et les événements selon sa propre sentientation. Ainsi le cultivateur d'arbres fruitiers et de fleurs classifie les vers et les insectes qui dévorent et gâtent son fruit comme *mauvais* et l'abeille, qui fertilise les fleurs et dont il récolte le miel, comme *bonne* parce qu'il juge de son propre point de vue: s'il jugeait du point de départ des dévorateurs, il constaterait qu'en commun avec lui-même leur instinct dominant

est leur propre sustentation, sans égard pour les sentiments de ce qu'ils dévorent et gâtent : et s'il jugeait du point de vue de la plante ou arbre fruitier gâté, il trouverait que celui-ci classifie à la fois l'homme, les vers et les insectes mangeurs et spoliateurs sous le même en-tête, celui de spoliateurs et dévorateurs. Le cultivateur et connaisseur de fruits mangeables, le fleuriste et ceux qui ornent eux-mêmes et leurs maisons avec des bouquets et des gerbes de fleurs parfumées et belles ont généralement le sentiment que le fruit et les fleurs qu'ils mangent avec délice ou regardent et sentent avec plaisir ont rempli leur rôle en contribuant ainsi à leur satisfaction. La plante et l'arbre, loin de partager leurs sentiments, répondraient au cultivateur ou l'évoluteur qu'ils sont perfectionnés au-dessus de leurs semblables dans l'unique but de la transformation progressive que leur naturelle intuition — appelez-la comme vous voudrez — sentiente ou devine être le plus efficace moyen de la préservation de l'individu, de la famille ou de la race. Le même sentiment est valable à l'égard des nations.

Le dévorateur et spoliateur qui cherche la satisfaction de ses désirs regarde les choses et les événements de son propre point de vue, non de celui du spolié et détruit et envoie sans pitié la fleur des jeunes gens de ses royaumes pour arroser les champs de bataille de leur sang sans faire attention à leur perte et à leur agonie, sans faire attention aux larmes des épouses, des mères et des orphelins. Par la puissance, qui est entièrement dépourvue du droit, il entre dans le royaume d'un autre souverain, le détrone et martyrise, brutalise et affaiblit les habitants par des actes trop terribles pour qu'on les particularise, par l'infliction des cultes, codes et coutumes lesquels, si convenables qu'ils puissent être pour les conquérants, sont, pour les conquis, non-naturels, et partant non convenables et nuisibles. De même à l'égard de la guerre des classes ; chaque classe en lutte regarde les choses et les événements exclu-

sivement de son propre point de vuė, c'est-à-dire par rapport à sa propre satisfaction, sans égard pour les sentiments, sans égard pour le bien-être de l'autre classe. Ainsi ceux qui se vantent de régner par la grâce du Formateur fauchent leurs semblables, qui les appellent du nom sacré de frère et de chef, comme les faucheurs de fourrage fauchent l'herbe des prairies. De même la classe des soi-disant parias de la société tue dans le but de vivre sans travailler ou pour la seule satisfaction de tuer, comme les fauves eux-mêmes, tandis que la noble armée des marchands vole ses semblables par la falsification de ce qu'elle vend, laquelle falsification est fréquemment un vol non seulement d'argent mais de la santé et de l'énergie. Ainsi l'ouvrier qui, en tous les autres rapports, est un honnête homme, se fera gloire de prendre du capitaliste supposé, l'argent qu'il n'a pas gagné. Malheureusement cet esprit de classe s'étend à la science, à l'art et à la littérature qui devraient être les pionniers du progrès, de sorte que trop souvent les œuvres du savant, de l'artiste ou de l'auteur ne sont pas jugées par ses confrères d'un point de vue cosmique ou social, mais de leur propre point de vue, et la question est non pas si l'œuvre du savant, artiste ou auteur est méritoire ou autre, ou quel effet elle est propre à produire sociologiquement, mais plutôt comment elle les affectera eux-mêmes, individuellement, ou l'école à laquelle ils appartiennent. Le conte au sujet d'un certain étudiant juif qui tendait vers la libre pensée est caractéristique du sujet sous considération. Lorsque l'étudiant retourna à son lieu natif, ses corréligionnaires se lamentèrent sur lui et l'un d'eux le tira à part et dit : « Assurément vous croyez aux écritures sacrées ? » L'étudiant haussa les épaules. — « Mais vous croyez en Moïse ? »

L'étudiant répliqua dubitativement.— « Quel dommage ! Mais sans doute vous croyez en Ramdam. »

L'étudiant répliqua dubitativement. Alors son interlocuteur se courrouça et s'écria : « Vous pouvez douter de

celles de Moïse ; mais puisque vous doutez des écritures de Ramdam, allez au diable : *il était mon bisaïeul.* »

*
* *

L'expérience, ce plus précieux des instructeurs, prouve que les brise-lames actuels du Culte, du code et de la coutume sont aussi impuissants à arrêter la marée montante de l'anarchie religieuse, morale et sociale qui s'élève, que l'était la chaise ou le trône de Canut qui en réponse à l'assertion de ses courtisans qu il était seigneur de la terre et de la mer s'assit devant la marée montante de l'océan, et, comme elle s'approchait de lui, tendit son sceptre et lui commanda : « A tel endroit tu viendras, et pas plus loin ». Cependant il y a une notable différence entre ce monarque et les puissances actuelles. Quand les vagues arrivèrent jusqu'aux pieds de Canut il se tourna vers ses courtisans et dit : « Vous voyez quelle attention la mer accorde à son seigneur. » Et il se retira, absorbé en ses pensées, dans son palais. Les modernes Canuts, qui momentanément affrontent la marée montante ou qui se retirent devant elle, en se noyant ou s'enfuyant, se proclament ou sont proclamés par leurs partisans non vaincus, mais vainqueurs. Ce qui est formé par la politique, et, par conséquent, schismatique, est temporaire ; mais ce qui est cosmique et par conséquent unificateur est durable ; et devant l'actuelle marée montante de l'évolution, les Canuts locaux doivent, par nécessité, se retirer ou se noyer.

*
* *

Non seulement chaque philo-cosmosophe est pour le bien-être et bonheur universel mais pour le bien-être et bonheur individuel ; et afin de procurer le maximum du gain avec le minimum de perte de la force il est désirable que le conseil du premier Emané, la première émanation de l'Attribut de justice soit non seulement reçu théoriquement, mais observé pratiquement comme loi fondamentale par ceux qui non seulement désirent « la Restitution de toutes choses, progressive et intégrale » mais y travaillent.

Le conseil est que chaque individualité suive sa propre lumière, c'est-à-dire l'Intelligence qui habite en lui, dans le calme pour qu'elle ne soit pas émue par toutes les circonstances extérieures. Le conseil des Kevès de l'occident lointain. « Veillez à ce que votre lumière soit manifestée devant les hommes par vos bonnes actions, de telle façon qu'en la voyant ils puissent porter témoignage de la gloire de son origine. » est en accord avec ce conseil.

Afin de rendre claire la sagesse de cet enseignement, il est désirable d'expliquer la vraie signification des termes *activité* et *passivité* employés fréquemment dans la Tradition, par manque des mots, et qui sont traduits comme *active* et *passive :* ils signifient, d'aussi près qu'il soit possible de les expliquer, ce qui émet et ce qui reçoit ce qui est émis.

Comme dans un des plus anciens récits de la formation, ce qui reçoit ce qui est émis *souffre* des effets de la réception : car le mot *passive* a pour racine ce qui indique de la souffrance. Cette émission et réception peuvent être tout à fait indépendantes du sexe. Toute évolution est l'effet de l'émission et de la réception de ce qui est émis. D'où vient que toute évolution actuelle peut-être accompagnée de la souffrance de celui qui reçoit. Cela, pour fournir un exemple traditionnel et historique, prouve que les intermédiaires entre les états et degrés plus raréfiés et l'humanité ont été « des hommes de douleurs et connaissant le chagrin » ; d'où il sera compris pourquoi le Premier Emané conseille aux Libres Intelligences de garder leur lumière ou intelligence dans un état de calme et de passivité, pour qu'elle puisse manifester continuellement la radiance de la source qui l'émet, et de laquelle elle est capable d'être continuellement approvisionnée. Et le conseil se termine ainsi : « Dans le calme de la passivité seulement est la lumière divine immuable ». Le mot traduit immuable signifie ce qui ne vacille pas, mais brille d'une radiance persistante, non pas ce qui est incapable de manifester de plus en plus la luminosité.

Dans l'observance de ce conseil est la raison d'être de l'unification : dans sa non observance est la raison d'être du schisme ou division, parce que ceux qui, dans le temps réservé à la réception, sont bouleversés par la recherche active de ce qui est en accord avec leur individualité non perméée, font un schisme et rendent sa germination impossible ou au mieux imparfaite, et peuvent être exactement comparés à celui qui, ayant préparé le sol pour la réception de la graine, le remue continuellement de sorte que la manifestation de la plante est impraticable. Partout dans le Cosmos de l'Etre, jour et nuit, l'illumination et le surombrement essentiel pour le repos de l'assimilation, sont essentiels à l'Evolution. Le repos d'assimilation qui rend ce qui a été reçu propre à la formation est naturellement suivi d'une période d'activité ; activité tellement intense, qu'à part l'utilisation de la période de repos, l'œuvre de la manifestation en forme épuise les forces du récepteur ; et par conséquent les forces des formations ou de ceux qui manifestent ne sont pas adéquates à leur bien-être, ou, en d'autres termes, la provision des forces n'égale pas la demande. « Béni est celui qui comprend les temps et les saisons. » « Pour toute chose il y a une saison, et un temps pour tout propos sous le ciel ». C'est faute de reconnaitre pratiquement la valeur de ces vieux préceptes, ou incapacité à les observer par manque de conditions qui est une des principales causes dont l'état actuel est le triste effet.

***

Les croyances, les lois et les coutumes non naturelles, l'habitude de considérer les superfluités comme des nécessités, la mesquine rivalité provoquée par la division des classes et par le heurt de diverses personnalités obligent l'homme évolué de vivre dans un état d'activité, de subir un surmenage perpétuel qui non seulement le prive du repos mental, nerveux et physique pendant le jour, mais trouble le repos essentiel de la nuit, en raison de l'anor-

male consommation de ses forces mentales, nerveuses ou physiques.

De là même quelques uns de ceux qui sont capables de recevoir des forces les avalent de la même façon qu'un homme avale un verre de vin ou une huître, parce qu'ils n'ont pas de temps de digérer ou même de goûter ce qu'ils ont reçu.

Par conséquent la méditation, la contemplation, la pensée indépendante ou aucune chose qui tend au développement du vrai moi est à peu près impraticable ; par conséquent l'homme abdique son rôle dans le cosmos terrestre de l'être, comme évoluteur suprême, parce que, comme personne ne peut enseigner ce qu'il ne sait pas ni donner ce qu'il ne possède pas, de même personne ne peut évoluer autrui s'il reste lui-même non évolué. C'est en raison de l'immense avantage individuel et collectif obtenu par l'observance du conseil d'Aoual, l'ami de l'humanité qui a pris la forme et autant que possible la nature de l'homme, qu'il est nécessaire que l'homme psycho-intellectuel émerge de l'existence non naturelle et artificielle à l'existence naturelle et simple, qui est le plus sûr moyen de procurer la libération de la tyrannie des coutumes qui demandent un surmenage si accablant et si douloureux.

Cette transformation des habitudes a aussi le grand avantage d'être en soi-même une classification, car chaque groupement aurait lieu par affinité parce que ceux qui émergent ainsi du niveau actuel et quittent les conditions d'esclavage personnel et de compression aurique pour des conditions de liberté et d'expansion aurique seront capables de reposer du repos d'assimilation et ainsi de suivre leur propre lumière dans le calme de la réceptivité, et de la manifester par une persistante et de plus en plus progressive évolution.

C'est ainsi, et ainsi seulement, qu'ils peuvent comprendre toute la vérité et la beauté de la parole d'Aoual : « En proportion de la liberté est la responsabilité. » C'est ainsi seule-

ment qu'ils peuvent comprendre l'importance de ses paroles d'avertissement : « Une chose est essentielle. Prenez garde qu'il n'y ait division entre vous. » C'est de la persistante manifestation progressive de la lumière ou intelligence individuelle que dépend la manifestation de la lumière ou intelligence universelle.

D'où il suit que des conditions de la vie qui rendent la réception et l'assimilation des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale individuellement impraticables sont non naturelles parce qu'elles sont directement opposées à l'évolution progressive.

*
* *

Le dernier des Dieux Incarnés populaires est censé avoir dit à propos de lui-même : « Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée : pour obliger même les membres d'une même famille de se haïr les uns les autres et de haïr leurs propres vies aussi. » Le conseil du premier Emané comme un Dieu Incarné : « Une chose est essentielle : Prenez garde qu'il n'y ait aucune division entre vous » diffère diamétralement du conseil inculqué, selon ses propres disciples, par le relativement moderne Dieu Incarné.

Le dernier mène vers la division ou le *schisme intégral :* (intégral parce que le disciple est obligé non seulement de haïr son père, sa mère et sa propre vie, mais tout le reste de ce qu'il possède, de sorte que la haine s'étend non seulement aux animaux moins évolués qu'il possède, mais encore à ses possessions stationnaires. Le premier au contraire mène à *l'Unification Intégrale*, parce que la lumière ou intelligence est, de droit, *libre à tout jamais*, et que de sa manifestation dépend la perfection individuelle et par conséquent la perfection universelle de l'Etre ou de la Vie.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

Et maintenant je vous parlerai au sujet du rite cérémonial du sang et du feu, lequel est un rite d'évocation.

Hommes et frères, il vous est connu que comme une étoile diffère d'une autre étoile, comme un homme diffère d'un autre homme, il en est de même à l'égard des êtres plus raréfiés qui en raison du sentiment ou alliance qui existe entre eux et certains hommes ont reçu une appellation spéciale, plus particulièrement applicable à ceux qui, si l'homme avec lequel l'alliance est faite ne remplit pas toute leur volonté, l'anathématisent ainsi que ses descendants. Ce sont ceux-là qui selon leurs propres instructions sont évoqués par le sang et par le feu. Or cette forme d'évocation qui devient de plus en plus générale était inconnue dans le passé lointain ; elle provint de la semi-vulgarisation, de sorte que la lettre est observée, mais non l'esprit. Dans le passé, parmi certains des Initiés, le sang était le symbole du degré d'être nerveux et le feu, celui de la lumière ou intelligence en activité ; car c'était dans le degré nerveux que la communicaiion avec les êtres plus raréfiés était ettectuée.

Quant au taureau et au bélier ils signifient la force et quelquefois les signes du zodiaqne qui sont les plus favorables au rapport de l'homme et de ces êtres plus raréfiés. Le mot qui est maintenant généralement pris pour signifier de la farine fine est simplement un voile pour désigner ce qui est libéré de son enveloppement extérieur et le mot qui est pris pour signifier l'huile, veut dire en réalité ce qui est mis à part pour une œuvre sainte ou consacrée. Or, ceux qui entendent non seulement avec les oreilles, mais avec leur entendement sentienteront que ces termes s'appliquent non pas à la farine fine et à l'huile, mais aux facteurs du rite d'évocation : C'est à dire à celui qui pendant l'extérioration de l'être nerveux est libéré de l'enveloppement extérieur et à celui qui est mis à part pour la grande œuvre cosmique qui consiste à établir en ordre la communication de l'homme avec ces êtres raréfiés patho-intellectuels. Nous parlons devant vous de cette œuvre aussi sublime qu'utile, comme d'une grande œuvre cosmique ; car telle elle était toujours estimée par les fils de la rectitude et les amants de la sagesse ; pour cette raison, le sixième signe alphabétique d'un des voiles de la langue sacrée est le signe de la connexion, symbolisé par une étoile à six pointes ou un être à six ailes *selon les densités ou raréfactions qu'il indique.*

C'était contre l'évocation par le sang et par le feu qu'un homme en affinité avec un Etre plus raréfié parla de sa part en disant : « Le seigneur prend-il plaisir au sang des taureaux ou fait-il ses délices de la force des béliers ?

Les offrandes de sang, il ne les recevra pas, mais celle du moi qui à cause de l'affinité est capable de le manifester. » Et encore : « Suis-je soutenu par le fait de manger des troupeaux et de boire du sang ? »

Et encore : « Vous dont les mains sont rougies de sang qui vous a demandé de fouler les cours de mon temple ?» c'est à dire le temple de la formation terrestre dans toute la longueur et largeur duquel la vie est sacrée, en propor-

tion de ses capacités d'intellectualisation. Le mot interprété généralement comme « panier » était reçu par nos ancêtres comme ce qu'on affichait ordinairement à la terminaison de certaines évocations et qui se trouve continuellement affiché aux évocations par les D V D qui relient ensemble les diverses densités. Vous ayant ainsi brièvement fait connaitre la forme ancienne, considérons ce qui est plus récemment reçu et pratiqué. Il est connu à tous et pratiqué par quelques uns d'entre vous qu'aux évocations par le sang et le feu même l'archiprêtre, le suprème évocateur, doit poser ses mains sur la tête d'un bœuf qui est tué ensuite par le Chef Hiérarchique. Or le mot employé dans les registres et lu comme « bœuf » est de la racine qui signifie un cercle et il en est ainsi parce que l'archiprêtre s'offre pour le renouvellement des forces du cercle ou roue, c'est à dire pour l'ensemble des formations terrestres, en union avec l'origine attributale du formateur qui plana sur l'immensité de la matière mélangée des matérialismes comme Intelligence. Le bœuf représente le fort physiquement en la force de la connaissance (de même manière que le chérubin représente le fort par la force de la sagesse) et cette imposition des mains posées sur la tête du fort choisi par le chef hiérarchique était un signe extérieur de l'infusion de la force humaine dans les formations moins évoluées qui étaient choisies par les formateurs, parce qu'ils l'emportaient en force intellectuelle sur leurs semblables pour la réception des forces humaines. La tuerie des animaux qui est d'une origine beaucoup plus récente symbolise le sacrifice de soi qui appartient spécialement aux sacrificateurs, selon leur ordre et leur rang, depuis un Keves jusqu'au dernier d'entre eux ; car comme le chef hiérarchique de son peuple représente le formateur, de même l'Archiprêtre qui est entré dans lieu saint où nul n'ose le suivre représente l'Holocaustal qui s'offre pour la restitution des forces de la substance terrestre ; pour cette raison il est reçu : « Le sacrifice pour la transgression et

les holocaustes tu n'en voudras pas, mais l'offrande du moi est ce que tu voudras »

Et encore : « Il est impossible que le sang de bêtes et d'oiseaux ôte la transgession. »

Et ceci naturellement puisque le but de tout sacrifice hiérarchique est l'infusion des forces des plus parfaitement évolués seulement, forces qui peuvent être avantageusement reçues par les formations les moins évoluées. Quelques uns parmi vous pourront questionner : Le sacrifice de bœufs et de chèvres, d'agneaux et de colombes ne sert-il à rien ? — En vérité verser le sang sert, sous certaines conditions, à faciliter la manifestation de certains êtres plus raréfiés ; car lorsque le sang est versé sur le sol, les constituants les plus matériels sont absorbés rapidement ; par ce fait même, les constituants moins matériels communément connus parmi vous comme la force sanguine sont souvent diffusés dans l'aura de l'évocateur, à moins qu'il n'y ait près du lieu du sacrifice quelqu'un qui soit plus receptif que lui, c'est-à-dire quelqu'un qui soit plus fort *et qui, par nature, est en plus pleine affinité avec l'animal tué*. A propos de la nature des êtres plus raréfiés qui se manifestent par la force sanguine des animaux tués, une étude des attributs de ces êtres, de leurs paroles et de leurs actions, et des résutats de leur rapport par l'intermédiaire de l'évocateur avec l'humanité, sera beaucoup plus instructive pour ceux qui cherchent la connaissance et la vérité que la voix d'aucun précepteur. Les êtres plus raréfiés qui pour ainsi dire flairent le sang des tués et qui réalisent leur désir de manifestation en se revêtant de la force sanguine, fréquemment, apparaissent de la couleur des charbons ardents ou comme la flamme du feu, et non seulement ainsi, mais avec les attributs du feu aussi.

Par exemple, vous vous souviendrez qu'en une contestation au sujet de la puissance de certains Dieux évoqués en versant du sang, leur apparition comme du feu était si généralement reçue que les évocateurs se mirent d'accord

pour déposer les animaux tués sur leurs autels séparés et que le Dieu qui le premier les consumerait par le feu recevrait la prèéminence. Les évocateurs qui les premiers essayèrent cette expérience, constatant que leur évocation, par le sang d'animaux était sans succès, versèrent leur propre sang en se coupant avec des couteaux sacrificatoires, jusqu'à ce que leur sang jaillit. Néanmoins l'évocation même avec le sang humain, ne servit à rien. Alors l'évocateur d'un autre et plus puissant être l'évoqua solennellement et le feu descendit et absorba l'eau qui coulait dans une rigole autour de l'autel et consuma l'animal tué. En même temps, cet être donna à son adepte une force surhumaine, ainsi que le démontre le fait qu'il tua tous les autres évocateurs de sa propre main. Et le feu qui descendit fut si puissant et si ardent qu'il consuma non seulement le corps de l'animal tué ainsi que le bois sur lequel il était étendu et absorba l'eau dont une tranchée entourant l'autel avait été remplie au commandement de l'évocateur, mais les pierres de l'autel et leur poussière même. Alors l'évocateur parla à ceux qui étaient venus pour voir la puissance de son Dieu (lesquels, il faut se le rappeler, étaient unis avec lui en intention et en vouloir pour le triomphe de leur divinité) en leur ordonnant de se saisir des évocateurs adverses qui étaient assemblés en ordre hiérarchique et lorsqu'ils les auraient amenés à un ruisseau d'eau courante il les tua lui-même ; offrant ainsi à l'être qui avait écouté son évocation une grande libation de sang humain. Le résultat de ce zèle pour l'être qu'il évoqua fut non pas la jouissance du repos et de la protection, mais au contraire la vengeance d'une femme qui était une adepte de l'être qui n'avait pas réussi. Non seulement la hiérarchie dont il était le chef fut tuée, mais il fut forcé de s'enfuir pour sauver sa vie et de subir des souffrances tellement grandes qu'il demanda au Dieu qu'il servit si fidèlement de lui permettre de mourir.

Nous avons aussi le registre de l'évocation, par un grand

chef psychique, au moyen du sang. L'évoqué apparut à ce chef comme une lampe de feu entourée de fumée qui se mouvait entre les membres des animaux et les corps des oiseaux tués, de sorte que l'évocateur par le sang fut accablé d'horreur, et que la lumière de son intelligence fut obscurcie. Et le danger qu'il avait encouru ne fut écarté que par la bénédiction solennelle et la sustentation qui lui fut donnée par le chef Holocaustal de l'Ordre de la Rectitude. Il est reçu aussi comment le plus évolué de tous les hommes à qui un être plus raréfié apparut en forme de feu sans avoir été évoqué (après que certains bergers eurent tué deux bètes du troupeau) employa tous ses efforts pour éloigner le rapport ainsi établi par le fait qu'il avait dans son indignation versé du sang humain, de la tache duquel il n'avait pas été purifié. Le résultat de cette résistance fut que l'ètre offensé essaya de le tuer, ce que voyant, sa compagne propitia la divinité courroucée, par l'oflrande du sang de ses enfants.

Hommes, frères et pères, et vous qui vous contentez de la lettre de la loi, je voudrais que vous observiez l'esprit de la loi, c'est à dire de l'unique loi éternelle inchangeable, celle de la charité et que, selon cette loi, vous vous absteniez de verser ce sang qui est le véhicule de la vie : la vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence. Ecoutez et considérez : 'Est-il raisonnable que les êtres plus raréfiés qui sont les amis de la terre et de son chef-d'œuvre de formation, l'homme évolué, trouvent leurs délices à la tuerie des formations terrestres moins évoluées dont il est, en ordre et de droit, le suprême évoluteur ? Est-il conforme à la loi ordonnée par un. dans la sagesse duquel vous avez confiance « A quiconque verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé » que le sang des animaux élevés par l'homme et partant par les plus évolués soit versé pour l'évocation ?

Et combien moins le sang humain ! Il est vrai qu'il n'en

est pas généralement à votre égard comme il en a été à l'égard de vos ancêtres qui voyaient, ayant ouvert les yeux de leurs êtres plus raréfiés. Néanmoins la loi cosmique ne change pas et le sang qui est versé par des évocateurs pourra, quoiqu'ils n'observent pas l'apparition semblable aux charbons ardents ou à la flamme du feu, fréquemment les mettre en rapport avec leurs pires et plus implacables ennemis qui font usage d'eux pour accomplir leurs fins, et ensuite, assez fréquemment, les laissent vivre dans les ténèbres, ou les vouent à une mort pleine de terreur.

Aussi plein de vérité que de beauté est ce qui est oralement reçu au sujet du précurseur, qui relate ainsi sa vision: « Comme je reposais dans le surombrement sous un palmier à dattes, dans une vision du Lil, Moi, qui étais debout, voyais une lumière semblable en couleur à une topaze rose et à un saphir et je savais que la lumière était pure parce qu'elle entra dans le surombrement et m'illumina. Alors une voix que je n'entendis pas de mes oreilles extérieures, mais de mon entendement, m'appela par le nom spécial que quatre seulement connaissent : et quand j'eus répondu sans son de paroles, laquelle réponse est un signe du désir et de la volonté d'être en rapport avec l'être qui est plus raréfié, par la lumière qui m'illuminait, je vis douze pierres qui étaient carrées et quatre pierres qui étaient des pierres de coin.

Sur la première pierre de coin était taillé un chérubin, sur la deuxième la figure d'un homme, sur la troisième un aigle et sur la quatrième un lion.

La voix me dit : « Fils de l'homme, assemblez ces douze pierres et mettez-les ensemble comme un carré. Les quatre pierres sur lesquelles se trouvent un chérubin, une figure d'homme, un aigle et un lion sont pour les pierres de coin et les huit autres qui restent sont pour mettre deux à deux entre les quatre pierres de coin. »

Lorsque j'eus fait selon son conseil, la voix dit : « Cou-

vrez le carré que vous avez construit avec de jeunes arbres soigneusement déracinés, de sorte qu'ils ne meurent pas, et prenez le Kelbe (1) qui vous suit et couchez-vous sur ces jeunes arbres avec la main sur sa tête. »

Et je fis ainsi. Alors dans la vision je vis un homme s'approcher en vêtements blancs et portant sur sa tête un vaisseau d'eau pure et il versa l'eau dans une tranchée que j'avais creusée autour des pierres. Celui qui avait les vêtements blancs alla et revint jusqu à ce qu'il eut versé dans la tranchée quatre vaisseaux d'eau. Alors il alla vers l'est et ne revint pas.

Et voici que l'eau s'enfla jusqu'à ce qu'elle devint comme un grand fleuve autour du carré des douze pierres : et dans les eaux duquel se trouvaient toutes sortes de poissons. Alors je m'endormis, et quand je m'éveillais, les poissons et les eaux et les pierres et les jeunes arbres et le kelbe étaient illuminés d'une lumière intense semblable à un pur saphir et formée d'une douce radiance semblable en couleur à la topaze rose : et j'étais comme le recepteur et le transmetteur de la radiance semblable en couleur à une topaze rose entre le kelbe et les jeunes arbres et les pierres et les eaux et entre le chérubin et l'homme et l'aigle et le lion.

Comme la lumière bleue et la radiance rose devenaient plus intenses, je dormis et m'éveillai et voici que les douze pierres étaient comme une seule pierre d'angle et la pierre suait, en raison de sa porosité et de la pénétration de l'eau du grand fleuve, de sorte qu'enfin entre le contenu de la pierre et les eaux il n'y eut aucune division et le chérubin et l'homme, et l'homme et l'aigle, et l'aigle et le lion, et le lion et les poissons et tous les êtres plus ou moins grands de la multiplicité étaient en harmonie, de sorte qu'il n'y avait entre eux aucune division et entre les jeunes arbres et le kelbe et moi il y avait l'harmonie de

(1) Un chien évolué. L'histoire de la formation des kelbes est racontée dans un fragment de la Tradition.

sorte qu'il n'y avait aucune division. Alors je dis : « Je vois et j'entends avec mon entendement, cependant la vision ne m'est pas claire. »

Une voix de la lumière saphirine répondit : « Homme et fils de l'homme, voici la signification de la vision. Dans la lumière de l'intelligence et la couleur rose du pathétisme toutes les formations vêtent pour ainsi dire, et manifestent l'Unité dans laquelle il n'y a aucune division. Bienheureux sont ceux qui partout dans le royaume des formations proclament la joie et établissent l'harmonie, qui travaillent et endurent, non pas afin de dissocier, mais pour évoluer l'être afin qu'il soit propre à l'individualisation permanente de l'Intelligence, répondant ainsi de plus en plus parfaitement à l'éternelle volonté : « Que la lumière ou intelligence soit manifestée. »

« Sachez qu'en proportion de la responsion du cercle des formations à l'intelligence plus raréfiée est la réalisation du plan cosmique d'individualiser l'intelligence. »

Quant à la radiance en couleur semblable à une topaze rose, dont le précurseur voyait dans sa vision qu'il était l'intermédiaire entre l'émanation et les formations moins évoluées, en vérité l'homme est le lien pathétique entre les êtres plus raréfiés en affinité avec lui et les formations moins évoluées ; ainsi qu'il est écrit : « C'est par l'homme que sera établie l'harmonie cosmique ; par l'homme que la mortalité sera vaincue et que même ceux *qui dorment* s'incarneront encore avec nous dans la restitution. » En outre, comment savez-vous que la force vitale de tout être terrestre autre que l'homme est dissociée et retourne à la collectivité ?

Comment savez-vous que la force vitale de tout être en forme humaine conserve son individualité ? Vous qui évoquez par le rite du sang, pouvez-vous déclarer avec certitude que votre sacrifice n'a pas dissocié un être qui était formé pour être un lien dans la chaîne de l'être et qui était apte à individualiser l'intelligence ?... »

Quand l'assemblée entendit ceci, quelques uns se moquèrent de Tzl et d'autres s'en allèrent, offensés, en disant : « Cet homme nous regarde-t-il comme étant un avec les bêtes qui sont formées pour périr ? »

D'autres disaient : « Nous considérerons vos paroles et vous questionnerons sur cette matière. »

Mais un certain homme qui entendit Tzl et une femme qui était sensitive et très honorée parmi les évolués s'attachèrent ouvertement à Tzl et quelques uns voyant ceci s'attachèrent à lui aussi. Alors, se retirant à sa propre habitation, Tzl se reposa et dans le repos examina ceux qui se proposaient de le questionner, et il aperçut que leur dessein était non pas d'acquérir la connaissance, mais de soutenir leur propre opinion. Par conséquent, par un messager il convoqua ceux qui s'attachaient à lui, et à l'aube du jour, ils quittèrent la cité en ne disant à personne où ils allaient.

(A suivre.)

LES ANCIENS POÈMES COSMIQUES

L'ODYSSÉE

(Suite et fin)

Ici encore une grande analogie avec l'un des récits publiés dans la *Revue Cosmique* se présente.

Tandis qu'Ulysse se dirige courageusement vers le palais de l'enchanteresse, Hermès, le dieu du rameau d'or, symbole de l'Initiation, l'aborde sous les traits d'un adolescent et lui dit :

« Infortuné, où vas-tu, seul au travers de ces collines en des lieux inconnus !.. Si tu vas délivrer tes compagnons, je ne pense pas que tu reviennes toi-même ; tu resteras là comme eux. Mais je veux te préserver du mal. » De même Pavaka entreprend d'endormir et d'équilibrer la Reine des Iles dangereuses et ne doit son salut qu'à l'intervention d'Aoual.

Hermès instruit alors Ulysse de tout ce qu'il a à faire, le prévient de tout ce qui cherchera à le tromper, l'arme de la connaissance et lui donne une protection efficace.

Toute cette scène est magnifique de profondeur, de science et de sagesse. D'abord les instructions d'Hermès : « Prends cette plante salutaire, conserve-la et pénètre dans la demeure de Circé, tu éloigneras ainsi la défaite. Apprends de moi toutes les ruses de la nymphe. Elle te préparera un mélange et versera dans tes aliments des poisons funestes : elle ne réussira pas à te charmer ; la plante salutaire que je vais te donner s'y opposera.

Je n'omets rien, écoute : Aussitôt que Circé te frappera de sa longue baguette, tire ton glaive acéré, fonds sur elle comme si tu voulais la tuer. Saisie de crainte elle t'offrira son amour. Ne refuse pas les faveurs d'une divinité, afin qu'elle délivre tes compagnons et t'accueille toi-même.

Mais d'abord, ordonne-lui de prononcer le grand serment des immortels. de peur qu'elle ne te tende d'autres pièges et que dépouillé de tes vêtements elle ne te prive de tes forces. »

Puis il reçoit la plante salutaire qu'Hermès arrache du sol et dont il lui apprend la nature. « Sa racine est noire et sa fleur est blanche comme du lait. Les dieux l'appellent Moly, il est difficile aux humains de l'arracher, mais les dieux peuvent toutes choses. »

Le héros sait maintenant qu'une sustentation délétère lui sera offerte. La plante dont la fleur est blanche comme l'équilibre, lui permettra de résister au poison. Il sait que l'enchanteresse le frappera de la baguette de sa volonté dominatrice, lui dira les paroles qui fascinent et entraînent, et qu'il devra tirer contre elle son glaive de puissance. Mais ce n'est point assez. Elle offrira son amour avec un double dessein à la fois d'admiration satisfaite et de revanche traîtresse.

Pour conjurer cette dangereuse et immanquable attaque, Ulysse doit rester enveloppé de ses vêtements auriques jusqu'à ce que la nymphe se soit liée elle-même par le grand serment inviolable des immortels.

Et tout se passe comme il était annoncé et prescrit.

Voici après l'essai inutile de métamorphose brutale, les paroles de la tentation passionnée : « Qui donc es-tu parmi les humains ? Où sont ta cité, ta famille ? Je suis frappée de surprise de ce qu'en prenant ce breuvage tu n'aies pas été subjugué : nul homme n'a pu y résister dès qu'il y a mouillé ses lèvres ; ton sein renferme un esprit inébranlable...

Crois-moi, remets ton glaive au fourreau, viens, aimons-nous et confions-nous l'un à l'autre. »

Averti, le prudent guerrier impose avant tout repos, le serment irrévocable que la déesse prononce. Désormais libre auprès d'elle, il obtient la liberté de ses compagnons et leur retour à la forme équilibrée : « Ils redeviennent des

hommes plus jeunes qu'ils n'étaient auparavant ; ils semblent plus grands et plus beaux. »

Durant toute l'année Ulysse et ses compagnons réparent leurs forces dans l'île désormais bienveillante, et Circé, lorsque Ulysse implore le départ, lui donne des conseils sincères et opportuns. « Il doit aller au palais de Pluton pour consulter l'âme de Tirésias, devin privé de la vue, dont l'esprit a conservé sa force ; il est le seul à qui Proserpine, quoique mort, ait accordé la science et la pensée ; les autres ne sont que des ombres qui voltigent. » Ceci est une indication sur les diverses possibilités de la survie conforme aux enseignements traditionnels.

Et comme Ulysse demande qui le guidera, comment avec un navire aborder aux demeures de Pluton, Circé lui répond : « Ne te mets pas en peine d'un guide ; dresse le mat, étends la voile blanche, reste immobile, abandonne-toi au souffle de Borée... Aborde et va toi-même au sombre séjour de Pluton... tourne-toi vers l'Erèbe, plonge de loin tes regards avides sur les cours du torrent... toi cependant le glaive à la main, ne permets pas aux têtes sans forces des morts, de s'approcher... le divin Tirésias ne tardera pas à t'aborder ; c'est lui qui t'enseignera ta route... »

Ulysse aborde aux pays des Cimmériens et suivant les instructions de la désse accomplit les rites évocatoires. Et Tirésias ayant reçu la sustentation nécessaire, éclaire pour Ulysse la route du destin. « Après de dures souffrances vous échapperez si tu veux contenir ton esprit et celui de tes compagnons ; vous trouverez en Thrynacrie les bœufs consacrés au soleil qui voit tout, qui entend tout ; si tu les respectes... vous reverrez tous Ithaque, si tu y touches je te prédis ta ruine et celle de tes compagnons... »

Ainsi la série d'épreuves continue. Pour triompher malgré les erreurs déjà commises et la haine de Neptune, il faut subir stoïquement de dures circonstances et quoi qu'il arrive, savoir respecter les choses sacrées sur le chemin droit.

Circé toujours favorable depuis la maîtrise manifestée par le héros, donne encore de nouveaux et précieux avertissements. Il rencontrera les sirènes tentatrices qui charment et attirent tous ceux qui les entendent chanter et les dissocient ensuite implacablement : phase décrite par Oannés comme la région des illusions sensuelles dangereuses autant que séduisantes. Il lui sera permis d'entendre la mélodie périlleuse, attaché au mât du navire et ses compagnons ayant l'ordre de doubler les liens lorsqu'il demandera la liberté. Ainsi la volonté se protège contre les assauts du désir.

Maintenant voici deux routes entre lesquelles lui seul pourra décider. L'une conduit aux rochers errants parmi lesquels une tempête mêlée de flammes détruit les navires. L'autre conduit à un chemin étroit entre deux écueils terribles : Charibde et Scylla. L'analogie apparaît encore avec la traversée de l'état nerveux par un chemin couvert dans les mémoires d'Oannés.

Il faut étudier la prudence et le courage d'Ulysse initiant ses compagnons à ce qu'ils doivent savoir et leur laissant ignorer ce qui paralyserait leur force.

Toute une série de phrases sont merveilleuses de science, de connaissance. des hommes et des destins, telle celle ci : « Soudain je sens retomber sur mon âme les avertissements de Tirésias », et les paroles traîtresses involontairement, par faiblesse et manque d'obéissance, d'Euryloque soulevant les matelots et les conduisant tous à leur perte : « Ulysse tu es cruel, ta force est grande, tes membres sont infatigables et à tes yeux tout est de fer ! » C'est bien le discours de l'intelligence étroite appelant la troupe des instincts à la rescousse de son indolence et de sa lâcheté. Et la voix de l'Initié, la voix de la Sagesse, la voix de l'intrépidité et de l'endurance sera étouffée par l'évocation des délices du repos quand même.

Ils ont abordé, faisant violence au seul Ulysse ; et tandis que celui-ci s'éloigne un jour pour méditer sur le retour,

Euryloque, encore, profite de l'absence du héros pour faire immoler les bœufs du soleil, malgré la défense, malgré le serment proféré devant Ulysse. L'ignorance, la lâcheté, le parjure ont triomphé des compagnons Ithaciens, le destin s'accomplit. Une tempête effrayante détruit le vaisseau et seul Ulysse resté irréprochable est lancé vers Ogygie.

Il est digne de remarque que cet Euryloque dont l'esprit d'indiscipline et d'indolence a été la cause de sa propre ruine et de tous ceux qui l'ont écouté, avait déjà conseillé, au palais de Circé, de fuir en abandonnant les prisonniers de la déesse et qu'Ulysse sentant le danger d'une telle présence n'avait été empêché de le retrancher que par les supplications de son entourage. Que d'enseignements poétiquement manifestés sous la forme d'un récit à la fois psychologique, épique, féérique et d'une plasticité continuelle.

∴

Enfin voici Ithaque, voici la terre. Les Phéaciens ont déposé Ulysse seul et endormi sur le rivage de sa patrie.

Athénè fait descendre autour de lui un brouillard favorable pour qu'il demeure inconnu et qu'elle l'instruise de toute choses.

Là déesse ne veut pas que le retour du héros soit appris même de son épouse, avant que les prétendants aient été chassés par la force. Car la prudence est la protection dans l'accomplissement de l'œuvre. Le roi ne retrouve donc pas les sites familiers ; pour un moment tout lui est changé.

Lorsqu'il s'éveille pleurant d'être encore loin du foyer, la déesse lui apparaît, la sagesse le guidera. Il apprend d'elle, venue à lui sous la forme d'un adolescent royal, qu'il est en Ithaque. Mais quoique pressentant son habituelle protectrice, l'artificieux, divin et patient héros, craignant de se tromper car il peut être illusionné vers un piège, voile sa pensée et se garde tout en parlant avec l'inconnu. Alors la déesse se transforme elle-même, elle

se montre sous la figure d'une belle femme, de taille majestueuse, et son discours est riche d'enseignements profonds.

« Qu'il faudrait d'adresse même à un Dieu pour te vaincre en stratagème !.. Avec moi n'use pas de ces détours, ils me sont également connus... Comment as-tu méconnu Minerve, Minerve qui toujours dans tes épreuves t'assiste et veille sur toi ?.. Je te dirai encore que le destin veut que tu souffres dans ton superbe palais : soumets-toi à la nécessité : ne parle de tes voyages et de ton arrivée à personne, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, mais endure en silence tes nombreuses douleurs et les injures des hommes violents. »

Et le brouillard se dissipe, et le roi reconnaît son royaume. Et ce sont entre l'Initié et la sagesse des paroles révélatrices. Dans la grotte favorable Ulysse cache ses trésors fruits des présents des Phéaciens, ses connaissances, ses pouvoirs symboliquement représentés. Il est par les soins de la déesse rendu méconnaissable à tous, vieilli, ridé, vêtu de haillons. Le plan d'action est arrêté en méditation savante. L'Initié doit travailler à ne se faire connaître que progressivement de ceux qui, avec lui, assureront la victoire.

Il va d'abord vers un vieux serviteur psychique, un divin pâtre qui se souvient toujours du maître vênéré et se lamente sous la tyrannie audacieuse et usurpatrice des prétendants. Et déjà on peut mesurer combien l'œuvre est difficile, car celui-ci même, si dévoué, si bon, le pasteur Eumée regarderait comme un imposteur celui qui se dirait Ulysse. Combien sont fermés les cœurs par une croyance préconçue. Et le sage donnant raison à l'inespérance du pâtre, lui raconte un récit imaginaire qui commencera peu à peu à l'inciter vers la perception de la vérité.

Sous cette forme déguisée Ulysse éprouve ses serviteurs ; il est heureux d'obtenir un manteau pour la nuit, une pro-

tection pleine de tendresse, d'être gardé aussi longtemps qu'il voudra en la ferme, loin de la cité et de ses dangers, jusqu'au retour de Télémaque dont on lui annonce bon accueil et hospitalité.

Quelle fermeté ne faut-il pas qu'il possède pour se taire en son royaume auprès d'un vieux et fidèle serviteur, devant son fils maintenant, devant Télémaque revenu de ses recherches inutiles !

Mais Athénè ordonne à Ulysse de se dévoiler à son fils. Elle lui rend pour un moment, elle fait transparaître en lui, sa forme glorieuse et seuls dans la cabane du berger le père et l'enfant se retrouvent : « Je ne suis point un dieu, pourquoi me comparer aux immortels. Je suis ton père pour qui en soupirant tu as tant souffert, exposé à la violence des hommes... Il ne te sied pas quand ton père bien aimé est auprès de toi d'être aucunement surpris ni émerveillé... C'est Minerve qui me fait apparaître comme il lui plaît, tantôt en mendiant et tantôt en roi. »

L'Initié royal est reconnu du néophyte royal : maintenant, l'action devient possible, la victoire est proche et l'enfant d'hier est déjà le guerrier courageux dont les conseils sont utiles. Avant de l'envoyer préparer le chemin des luttes dernières, voici la recommandation d'Ulysse : « Que personne dans Ithaque n'apprenne le retour d'Ulysse ; ni Laerte mon père, ni le pâtre Eumée, ni l'un des serviteurs, ni Pénélope elle-même. » Quel grand rôle est offert à Télémaque ! Cependant Théoclymène, hôte du palais, annonce à Pénélope ce qu'il a lu par les signes divins : « Ulysse est déjà dans sa patrie, errant ou caché ; il s'informe des mauvaises actions qui se commettent en sa demeure et il prépare la ruine des prétendants. »

Maintenant le roi est au terme de ses pérégrinations mais non de ses batailles. En mendiant humble et sordide il franchit le seuil de son palais. Et de toutes les épreuves surmontées celle-là est sans doute la plus difficile à supporter d'un cœur calme et puissant en volonté avertie. Un

vieux chien autrefois choyé du héros, reconnait son maître et donne des signes de tendreese, mais dans le palais les prétendants et les serviteurs infidèles rivalisent d'insolence et de brutalité contre l'hôte misérable.

Ainsi parmi les hommes l'Initié voilé dans les plus humbles métiers est repoussé et méprisé des fausses hiérarchies issues de l'ambition aveugle. Et toujours, chaque observation, chaque détail, chaque réplique contient des immensités de science initiatique. Certes, il faut lire attentivement toute cette lutte prudente, savante et intrépide à la fois, dont chaque péripétie est calculée pour l'enseignement des réalités profondes.

Pénélope s'entretient avec Ulysse qui sans faiblir reste irreconnaissable de son épouse, de celle pour laquelle il a tant soupiré, tant désiré le retour ! Car la prudence lui commande de faire tout concourir au triomphe prochain et les événements doivent se dérouler selon l'ordre le plus sûr.

Puis la vieille servante tout en offrant au mendiant devenu l'hôte les soins de l'hospitalité, est la première frappée de sa ressemblance avec Ulysse et le lui dit : une cicatrice connue d'elle, un signe certain qu'elle touche en baignant les pieds du héros lui révéle l'identité de l'inconnu. C'est le roi, c'est le maître, c'est l'époux de Pénélope et dans sa joie elle va avertir l'épouse.

Impérieux, durement, Ulysse lui ordonne de taire le secret qu'elle a surpris. Pénélope à bout de fatigue et de lutte pour sauver son fils du poids de responsabilité qu'elle lui attire, a résolu de proposer une épreuve de tir à l'arc, une épreuve de puissance ; le vainqueur l'emmènera loin du palais de sa jeunesse ! « Cette nuit même le fantôme d'Ulysse a reposé près de moi, dit-elle, sous la figure qu'avait jadis mon époux lors de son départ d'Ilion. Mon cœur était pénétré de joie et j'espérais que ce n'était pas *un songe, mais une vision.* »

Cependaut tout se prépare. Les armes ont été cachées

sauf celles qui serviront aux Laërtides. Pénélope elle-même apporte l'arc d'Ulysse. Télémaque prépare le jeu. « Son adresse surprend tout le monde, car *il fait ce qu'il n'a jamais vu.* » Il essaye vainement l'arc par trois fois, mais son père lui fait signe de ne pas continuer un essai impossible à sa jeunesse.

Et dans la cour, Ulysse entraînant le porcher fidèle et le bouvier : Philétion, Eumée, dois-je parler, dois-je me taire ? *Mon âme m'ordonne de ne rien vous cacher.* Seriez-vous prêt à seconder Ulysse s'il revenait soudain ? Et ceux-ci dévoués répondent : « qu'il arrive ce héros, tu connaîtras alors la force de nos bras ». Le roi ne doutant pas de leur sincérité s'écrie : « Je suis celui que vous attendez. Je n'ai entendu que vous, faire des vœux pour mon retour... Vous serez après la victoire des compagnons, des frères pour Télémaque. »

Le signe certain les convainc. Déjà quatre guerriers et une femme savent et veulent ! Les faits se précipitent. Après que tous les prétendants ont vainement cherché à tendre l'arc, le mendiant exige d'essayer. Grâce au concours d'Eumée et de Télémaque, il obtient l'arc, le tend et traverse les anneaux.

Alors tandis que le tonnerre annonce la victoire, que les avertis ferment les portes et veillent à tout, que Télémaque se couvre de ses armes, Ulysse laissant tomber ses haillons vise d'un trait acéré le plus insolent des spoliateurs, Antinoos et luttant ouvertement se dévoile avec fierté !

Après les flèches, les javelots ; il a revêtu le casque et le bouclier apportés par Télémaque et les deux serviteurs également reçoivent des armes. Traîtreusement Mélanthe serviteur infidèle réussit à faire passer des armes à ceux qui restent des prétendants.

Minerve fait s'égarer les traits des ennemis ; elle n'assure pas immédiatemeni la victoire encore indécise ; elle veut *éprouver la valeur d'Ulysse et de son glorieux fils.* Le chan-

teur Phémios et le hérault Médon sont seuls épargnés ; car leur cœur était droit.

Puis le roi purifie le palais à l'aide du souffre enflammé, afin que nulle souillure n'obscnrcisse la victoire.

Enfin Pénélope est appelée devant Ulysse qui attend une étreinte émue et spontanée ! mais prudente, Pénélope s'enquiert de signes certains ; elle réclame et obtient le rappel des souvenirs connus d'eux seuls ! car, dit-elle, « mon âme en mon sein frémissait de crainte qu'un mortel arrivant à ce palais ne me trompât par ses discours. »

Rassurée, certaine, elle s'abandonne *à la joie du repos* auprès de celui qu'elle a si fidèlement attendu et leurs récits mutuels les charment délicieusement.

Cependant la collectivité est soulevée par les parents des prétendants. La troupe d'Ulysse gagne la campagne où Laerte à son tour reconnaît son fils.

Et tous, le vieillard, l'adolescent, le royal guerrier et ses serviteurs redeviennent les héros des combats. Mais Athénè arrête leurs bras invincibles et fait fuir les Ithaciens ; sous la figure de Mentor, elle assure une paix sincère.

Quelle vaste synthèse ! Quel admirable reflet des réalités! Comme sont représentés savamment chaque ordre d'entre les humains ! Les serviteurs et les rois, les injustes et les justes, les ennemis, les traîtres, les faibles, les foules, les guides, les initiés inconnus ! Que de perspectives sur les rêves, les visions, les repos, la sustentation, la protection, la dualité, les passives, la sagesse et tout l'ensemble de la vie telle qu'elle est pour celui qui en soulève un à un les voiles !

Qu'il était grand le barde des temps passés qui fit chanter les mots et les images en la musique immortelle de la radieuse poésie Grecque !

UNE VISION

J'ai dormi et maintenant voilà que je suis éveillée.

Je voyage avec rapidité vers l'est, emportée par un petit nuage violet qui m'enveloppe entièrement et ne me laisse rien voir le long du chemin.

Après un certain temps, je me sens légèrement posée par terre et le nuage se retire ; je me trouve à côté d'un grand mur blanc. Pendant que je l'examine, je vois des ombres glisser furtivement le long du mur ; ce sont des hommes qui passent à une certaine distance l'un de l'autre, comme s'ils ne voulaient pas être observés. Ils sont vêtus de longues tuniques violettes, avec un capuchon rond rabattu sur leur tête et cachant presque entièrement leur visage. L'un après l'autre ils disparaissent par une petite porte pratiquée dans le mur. Invisible pour tous, je les suis pour savoir où ils vont avec tant de précautions.

Après avoir traversé une petite salle nue et blanche, je me trouve dans une cour toute entourée d'arceaux et plantée d'orangers qui portent leurs beaux fruits d'or. Au centre de la cour il y a une vasque en riche mosaïque bleue, verte et blanche, d'où jaillit un mince filet d'eau. Le murmure du jet d'eau est le seul bruit qui rompe le silence, car la cour est déserte ; je la traverse, puis deux autres pièces tout aussi inhabitées. Enfin j'arrive à un escalier, je le monte et je débouche sur une terrasse carrée.

Dans un coin, je vois, étendu sur des coussins, un homme à demi voilé par une superbe aura cramoisie dans laquelle se meuvent de petites étincelles d'or. L'homme se léve. C'est un beau vieillard ; ses cheveux qui s'échappent d'une toque violette, et sa barbe sont blancs comme la

neige ; son maintien est noble et digne ; son vêtement est une ample robe violette maintenue par une ceinture cramoisie ; à la main il tient des ciseaux d'or ; il semble attendre quelqu'un.

Et voici, pendant que j'observais le vieillard, les hommes que j'avais vus se glisser le long du mur, sont arrivés un à un. En silence, ils se rangent en cercle au bord de la terrasse, et après eux d'autres arrivent, ceux-ci vêtus de blanc, et se rangent devant les premiers venus.

Tous sont immobiles, tous sont silencieux ; celui qui paraît être leur chef se tient debout, très grave, le visage tourné vers l'endroit où débouche l'escalier. Peu à peu une douce lumière pénètre l'air, éclairant les formes immobiles ; en me retournant pour me rendre compte d'où vient cette lueur, je vois un jeune garçon de quatorze ans environ qui monte les marches menant à la terrasse ; il est entouré d'une belle radiance blanche dans laquelle se distinguent des reflets prismatiques. Il est aussi blond que les blés et ses cheveux tombent en belles boucles sur ses épaules ; son teint est clair et délicat ; ses longs cils reposent sur ses joues légèrement teintées de rose, car il tient ses yeux baissés. Sa robe est d'azur pâle serrée par une cordelière de soie blanche ; ses pieds sont chaussés de sandales. Il s'avance lentement, s'arrête à un pas du vieillard et incline la tête en silence. Alors le vieillard parle d'une voix grave et douce, mais il parle dans une langue qui m'est inconnue et je ne comprends pas...

J'ai dormi et maintenant je comprends le sens des paroles du vieillard. Il dit à l'enfant : « Ainsi vous allez remplir la tâche qui vous a été confiée et que vous avez librement acceptée ; vous la remplirez selon les instructions que je vous ai données, sans crainte ni faiblesse, car vous savez que nous sommes « un » et que ni notre pathétisme, ni notre protection ne vous feront défaut. Vous connaissez la grandeur de l'œuvre que vous allez accomplir et aussi toutes les embuches et tous les dangers que vous rencontrerez sans

doute sur votre chemin ; mais soyez de bon courage, car si la lutte est ardue, la victoire est certaine. Vous vous dirigerez vers l'ouest, mon enfant. A vous notre bénédiction la plus haute ».

En prononçant ces mots, il se penche et dépose un long baiser sur le front blanc de l'adolescent ; puis avec les ciseaux d'or il coupe une des belles boucles blondes, et la glisse sous sa robe.

Alors sans prononcer un mot, sans faire un geste, l'enfant se retourne d'un mouvement lent et grave, et redescend les marches qui mènent à la terrasse. Je le suis et le vois sortir de la maison et marcher rapidement le long du mur, la tête haute, regardant droit devant lui.

Puis brusquement je me retrouve enveloppée du nuage qui m'entraîne, sans rien me laisser voir. Une seule fois il se rouvre, et je puis admirer un grand fleuve dont les eaux coulent argentées sous les rayons de la lune ; les rives sont couvertes d'une végétation luxuriante et superbe. Tout ici a des proportions gigantesques ; le fleuve qui est large comme un lac, les arbres dont le faîte semble toucher le ciel, et au fond les montagnes qui s'étendent à perte de vue et dont les sommets sont couverts de neiges perpétuelles.

Au milieu de cette immensité, je vois bouger un tout petit ovale de lumière blanche ; c'est l'enfant qui poursuit son chemin d'un pas ferme et assuré, la tête haute, sans crainte ni faiblesse.

Ce spectacle est plein de grandeur, je le contemple et je songe, je songe et je comprends : ce qu'un homme dans la plénitude de sa force, mais isolé, aurait de la peine à faire, un enfant peut l'accomplir presque sans difficulté s'il est soutenu par la puissance et le pathétisme de ceux qui sont en union avec lui.

Assurément, le groupement hiérarchique par affinité est le chemin qui mène à la victoire !

PHILOSOPHIE

(Suite)

LE CONTENU DU ROULEAU

Moi, Bara de Misraim, je sais par expérience que si nuisible que soit pour l'homme le fardeau des débris de sa propre nourriture, il y a un fardeau qui pèse sur lui bien plus lourdement : le fardeau des soucis qu'il porte à travers la durée de son existence terrestre ; ce fardeau malheureusement s'accroit à mesure que la force nécessaire pour le supporter décroît. Il est vrai que les attaques des ennemis multiples de l'enveloppement nervo-physique qui le met en rapport avec l'entourage de semblable densité, viennent du dehors, de l'air respirable, de l'eau, du sol et de leurs habitants minuscules et variés. Ce fait est généralement connu et accepté, mais ce qui n'est pas aussi généralement connu et accepté, c'est que l'être nerveux est la vie nervo-physique, et que lorsque l'être nerveux est en pleine vigueur les ennemis extérieurs, comparativement faibles et insignifiants, sont impuissants à affecter de façon nuisible le corps nervo-physique. Donc tout ce qui affaiblit l'être nerveux rend l'homme une proie facile pour les ennemis dont il ne serait pas même conscient si son être nerveux était en pleine vigueur. En ce fait il n'y a aucun mystère.

Il est compréhensible que de la vigueur de l'être nerveux dépend non seulement sa perméation harmonieuse

de l'être nervo-physique qui est son immédiat enveloppement, mais aussi qu'en mesure de sa vigueur est la force et l'utilité de l'aura nerveuse, laquelle est actuellement la protection la plus effective de l'être nervo-physique qui a été privé du vrai corps physique, ou n'a pas acquis ce corps qui a été désigné avec juste raison : Le perfectionneur de l'être.

Il y a un proverbe qui dit : « La goutte d'eau use le caillou. » Il en est de même en ce qui concerne l'affaiblissement de l'être nerveux et l'incapacité de résistance qui en résulte, ce qui n'est pas généralement le résultat d'un ouragan subit, mais de gouttes persistantes qui tout d'abord ne sont peut-être pas remarquées mais qui, justement à cause de leur persistance, deviennent de plus en plus sentientées et produisent des effets plus ou moins rapides et fatals selon leur nature et la sensitivité de celui sur qui elles tombent.

J'ai appris ce qui suit, des propres lèvres de cet homme courageux qui reçut, à cause de sa force, le nom d'Aber, cet homme qui avait imperturbablement bravé toutes sortes de dangers. Un soir qu'il était poursuivi par ceux qui cherchaient sa vie, il arriva aux ruines d'un chateau au milieu de la forêt jusqu'aux bords de laquelle les chasseurs l'avaient chassé.

Etant entré dans une chambre en bas, il s'étendit sur le sol pour se reposer ; mais peu de temps après il devint conscient d'un bruit léger qui provenait d'une des voûtes, juste au dessus de sa tête ; il regarda en haut, mais quoique les rayons de la pleine lune brillassent blancs et froids à travers les hautes meurtrières, il ne put rien voir. De nouveau il ferma les yeux et essaya de dormir ; mais le bruit léger, régulier et monotone continua sans interruption, et peu à peu ses pensées se concentrèrent sur lui de sorte que toute autre chose fut secondaire et qu'enfin il devint tellement nerveux que malgré une pluie torrentielle qui croulait sur la forêt, car c'était la saison des orages, il quitta,

son abri et sortit sous l'averse, dans l'épaisse forêt où il savait bien que les rôdeurs de nuit cherchaient leur proie. Aussitôt qu'Aber se trouva hors de portée du bruit mystérieux, son bon sens et son courage revinrent et il rentra de nouveau dans le lieu d'abri ; mais au premier léger bruit au-dessus de lui, la même sensation revint avec tant de force qu'il ouvrit la porte et s'enfuit plus précipitamment qu'il ne s'était jamais enfui pour sauver sa vie. Aussitôt qu'il fut loin du son monotone il se moqua de sa propre peur ; néanmoins s'apercevant qu'elle était plus forte que son jugement, il grimpa dans un arbre dont l'épais feuillage l'abritait quelque peu de la pluie et le cachait, et là il resta jusqu'à l'aube. Alors il retourna à la chambre d'où il s'était enfui deux fois et entendant le bruit comme dans la nuit précédente il monta un escalier raide à moitié démoli qui conduisait à une chambre en haut ; il vit alors qu'à travers une toute petite fissure dans le plafond l'eau qui s'était accumulée sur la terrasse, tombait goutte à goutte. Après qu'Aber m'eut raconté l'aventure il rit de sa propre peur, mais voyant que je ne m'unissais pas à lui dans sa moquerie de lui-même il ajouta à voix basse : « Je sais que le bruit n'était que celui de l'égouttement de l'eau, mais, entre nous, je sais aussi qu'il fit plus pour m'énerver dans une seule nuit que le danger et les épreuves de toute ma vie. »

Tel est le conte d'Aber, sur l'effet de la chute des gouttes d'eau à travers la toute petite fissure ; si une chose aussi petite et insignifiante put ainsi bouleverser un homme aussi éminent en force et en courage, que ne peuvent des gouttes tombant perpétuellement des fissures d'une aura humaine, humaine et par conséquent en rapport avec nous par une multiplicité de liens subtils, persistants et, dans l'état actuel de notre intelligence si stérile, si incomplète, inconnus. Le développement de cette pensée prouvera au Psycho-Intellectuel la sagesse et la vérité des paroles de Sidwarth.

« Le chemin droit qui conduit à l'immortalité est le groupement par affinité. »

Des milliers et milliers de cycles solaires se sont écoulés depuis que ces paroles furent prononcées, et myriades sur myriades de vies ont été gâtées et ruinées parce qu'elles ont été ignorées ou méprisées. Néanmoins leur vérité ne peut être changée, elle a été, est, et sera de valeur hier, aujourd'hui et à jamais; c'est de plus une vérité qui est favorable à l'harmonie sans laquelle le progrès est impossible; mieux que toutes les lois faites par l'homme, elle est une panacée pour les maladies qui affectent l'humanité; plus puissamment que toutes les drogues des marchands, plus efficacement que toute autre chose, elle obvie à l'usure nerveuse. A l'égard de la vraie humanité intégrale elle est une puissante et effective panacée parce qu'elle s'étend de deux personnes qui sont en affinité jusqu'à des familles, des citoyens et des nations. L'expression *vraie humanité* est employée sciemment parce qu'il y a des êtres en forme humaine, qui sous tous rapports sont de nature humaine et qui consciemment ou inconsciemment se groupent avec des êtres plus raréfiés; étant influencés par eux et fréquemment les influençant, ils s'opposent ouvertement ou tacitement à tout sauf ce qu'ils estiment être eux-mêmes, et cela si habituellement que si leurs propres paroles ou manifestation de leur pensée, elles-mêmes, leur sont répétées par une voix humaine, ils s'y opposent sans s'en douter. Il est possible que de semblables personnes puissent avoir leur valeur, leur utilité spéciales, mais elles sont impropres pour les groupements humains, et sont sujettes à des formes spéciales de dangers dont il est extrêmement difficile, même pour les plus grands en connaissance et en puissance de les protéger pendant la vie et encore davantage (s'ils retiennent leur propre individualité) après la dissociation de l'être.

La valeur et l'utilité spéciales du groupement, depuis le groupement jusqu'à la multiplicité, sont les avantages que

de tels groupements assurent à l'être nerveux et ceci pour plusieurs raisons parmi les plus utiles desquelles sont celles qui suivent.

En ces groupements les adhérents sont comme les membres d'un même corps, chacun étant essentiel pour le bien être de la totalité, chacun en vue du bien-être mutuel et collectif, non seulement prêt à donner, mais désireux de donner ce qui manque à un autre.

Tous les membres sont unis par la patho-intelligence, ainsi est évité le gaspillage de la force qui est l'inévitable résultat des volontés contradictoires ou non sympathiques. Le groupement de l'affinité peut être comparé au système des mondes célestes dans lequel chaque monde, alors qu'il se meut dans sa propre orbite, tend vers l'harmonie universelle ; tandis que les volontés qui s'opposent peuvent être comparées à la rencontre de deux rivières qui coulent en des directions opposées avec un bruit sonore et une agitation continuelle ; et qu'une volonté fixe ou non élastique peut être comparée à un rocher au milieu de la mer dont il brise chaque vague en proportion de sa force ou de son énergie. Dans le groupement harmonieux ou groupement par affinité, il existe parmi les membres un lien harmonieux non seulement en science, art, littérature et et autres recherches intellectuelles, mais dans les détails apparemment sans importance et qui sont souvent désignés : une question de goût. De la sorte, ce qui est agréable à l'un est agréable aux autres, et même s'il y a des goûts qui ne sont pas tout à fait semblables, celui qui les sentiente se conforme à la majorité par affection, sympathie et abnégation de soi, ou par amour de l'harmonie qui est le repos. Ainsi peut être évité beaucoup de discordance, d'irritation qui non seulement énervent ceux qui s'y assujettissent ou y sont assujetis mentalement et nerveusement, mais qui causent bien des maladies physiques affectant le cœur, le foie, la rate et les poumons et même les organes des sens. Le groupement par affinité

doit être spécialement encouragé parmi les jeunes ; aucun enfant ne doit être obligé à s'associer à des personnes antipathiques ; au contraire, autant que possible, les enfants doivent être encouragés à former leur propre entourage, à choisir leurs propres compagnons, amis, confidents, instructeurs et donneurs de soins. Ceux qui veillent seront surpris de constater à quel âge précoce l'attraction et la répulsion sont fréquemment manifestées : Comment un enfant en bas âge se retirera comme un escargot dans sa coque en présence de certaines personnes et par des gestes et des sons exprimera sa joie en présence d'autres. Cet instinct ou intuition des plus précieux du groupement naturel loin d'être encouragé est trop souvent réprouvé et prohibé, et ainsi ceux qui se soucient du bien-être des enfants dont ils sont les parents ou tuteurs, par inadvertance ou habitude de suivre la coutume, émoussent le fil délicat de la plus précieuse arme dont l'enfant soit pourvu, et diminuent cent fois ses chances de succès dans la lutte pour la vie. La courtoisie et due considération pour les sentiments d'autrui est désirable, mais il n'y a aucune raison pour qu'un enfant soit assujeti aux baisers et au contact contre son gré parce que le visiteur est plus fort que lui, parce que c'est la mode, ou parce qu'il est un parent ou un ami intime de la maison. Malheureusement dans le mélange des auras ainsi occasionné, c'est celle du plus sensitif qui est envahie, et souvent affaiblie ou endommagée de façon permanente. D'où il vient que, de même que dans tant d'autres tristes et douloureuaes circonstances, l'ignorance est la cause dont la souffrance est l'effet : parce que si la science des auras était comprise, ceux qui ont charge des jeunes et désirent et veulent remplir consciencieusement la tâche sacrée qui leur est confiée, garderaient aussi soigneusement l'aura que le corps de l'enfant de tout ce qui est délétère, nuisible et répugnant. Il y a certains enfants, et souvent ceux qui sont parmi les plus précieux, qui, à la fin, dans leur désir instinctif de garder leur aura intacte, s'y renferment même

vis à vis de leurs meilleurs amis, par crainte que leur moi subisse une perte par un moyen quelconque, et ainsi ils sont destinés au pire de tous les maux : l'isolement. Ce mal quoiqu'il puisse être dû à eux-mêmes, est bien plus dû à ceux qui aidèrent et encouragèrent l'envahissement du moi aurique dont ils sentaient la valeur et qu'ils essayaient de protéger. Ces victimes (non moins véritablement victimes parce qu'elles sont en partie leurs propres tourmenteurs) sont constamment sur le qui vive à l'égard de tous ceux qui les entourent et chez qui elles sentientent la force, et si grandes que soient leurs capacités naturelles, elles demeurent pour la plus grande part inévoluées à cause du souci, du doute et de la timidité qui les exclut de la clarté de la libre et joyeuse expectative.

Elles ressemblent à des voyageurs qui examinent chaque pas sur leur chemin de peur de faire un faux pas, de tomber dans quelque piège ou de glisser dans une crevasse cachée; de la sorte ces voyageurs ne font aucun progrès, mais s'exposent au danger de glisser en arrière jusqu'à la vallée d'où ils se sont si douloureusement hasardés à monter. Cependant de telles personnes posséderaient souvent des qualités réellement précieuses pour eux-mêmes et leurs semblables, s'ils pouvaient secouer le doute et la timidité.

Un autre résultat du mélange ou de la violation auriques forcés, est le développement de l'habitude de dissimuler, et cette habitude empiète parfois sérieusement sur la sincérité. Par l'habitude d'être, selon eux, forcés de cacher leurs pensées, leurs paroles ou leurs actions en ce qui concerne les choses graves et sacrées, ils acquièrent l'habitude de la dissimulation dans les événements les plus triviaux et ont souvent recours à de petits mensonges ou au moins à des inexactitudes, dans leur ardeur d'arriver à leurs propres fins et d'exécuter leur propre volonté sans être observés, et par conséquent sans danger d'empêchement ou même d'une aide amicale mais non désirée.

Dans les endroits spécialement affectés à l'éducation, le plein droit de la naturelle classification doit être observé.

Il doit être enseigné à tout enfant, à lire, à écrire, et à faire des calculs depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix ans. Après cette époque, tandis que toute opportunité lui est offerte pour cultiver ses capacités, il doit être laissé parfaitement libre de poursuivre ses études en science, art ou littérature, ou non, selon sa volonté et son désir, et *s'il choisit la vie d'étudiant, il doit être laissé libre de cultiver son propre moi et non pas ce qui est greffé dessus.* Ainsi les jeunes étudiants se grouperont par affinité, ce qui favorisera leur confort, leur bien être et leurs progrès mutuels.

L'homme est non seulement divin et humain, mais humain et animal et par nature il est sociable, non pas solitaire.

Par conséquent s'il n'a pas la responsion intégrale, il est incapable de jouir de la plénitude de la vie, et il peut être assez exactement comparé à une source qui n'a pas d'issue suffisante et qui est par conséquent partiellement bloquée, ou une source dont les eaux se frayent un chemin en coulant sous le sol du mieux qu'elles peuvent ; ainsi se produit le gaspillage de force, plus ou moins sérieux, de ce qui est précieux en raison de son utilité et aussi parce que la demande excède l'approvisionnement.

Ce manque de sympathie souvent indéfini mais sentienté continuellement et intégralement, est une entrave pour le sentienteur et un drainage pour son être nerveux en proportion de sa sensitivité, et peut par conséquent épuiser graduellement la source nerveuse d'où jaillit ce qui est pour l'être nervo-physique ce que l'eau est pour le sol.

La recherche des excitations telles que le jeu et les soi-disant plaisirs des sens est fréquemment le résultat, non pas de l'amour du jeu, des boissons fortes ou des plaisirs des sens, mais du désir de calmer la soif intérieure dont l'intensité dépend des capacités de sentienter la non satis-

faction. Ainsi il arrive fréquemment que ce que les moins sensitifs et par conséquent les plus aisément satisfaits condamnent comme déséquilibre est le résultat non pas de l'amour de l'excès, mais du zèle, qui n'est pas en accord avec la connaissance de quelqu'un qui cherche sans sagesse mais avec sincérité quelque chose d'indéfini qui pourrait amener la satisfaction légitime. Il est si facile de juger, si difficile d'être juste de la justice qui est une avec la charité. Très belle est la légende d'Aidès, le Seigneur du monde inférieur; constatant en lui-même l'injustice qu'il était incapable de définir, il refusa de juger autrui et ne reprit son office de juge qu'après avoir mis en liberté deux héros qui l'avaient servi fidèlement et qui souffraient par le ressentiment de ceux qui étaient contre lui. Si l'exemple d'Aidès était suivi, peu nombreux en effet seraient ceux qui se nommeraient eux-mêmes juges de leurs semblables.

Les anciens dictons sont pleins de sagesses : « Ne donnez jamais un conseil sans qu'on vous le demande et alors parlez ou taisez-vous selon ce qu'exige la charité ».

« Ne vous chargez vous-même du jugement d'aucun homme avant que vous ne soyez à même de prendre sa place »

On pourrait demander : Ces dictons qu'ont-ils à faire avec la conservation de la vie ?

Beaucoup, car c'est souvent l'irritation et l'inquiétude provenant de l'intervention et du jugement sans cause à l'égard des paroles et des faits d'autrui qui altèrent les sources nerveuses, ces sustentatrices de la vie de l'être nervo-physique.

De plus, l'habitude de se servir mais de ne pas abuser de la parole est d'immense utilité pour l'équilibre nerveux; c'est-à-dire de se servir de la parole seulement pour l'utilité ou afin de manifester des pensées qui sont dignes de manifestation.

Il est vrai cet autre vieux dicton : « Dans la multitude des paroles combien il est difficile d'éviter la transgression

de la charité et de la justice ». Il est vrai que tout ce qui égaye la vie est bon et utile, mais à peu d'exceptions près les gens sont plus amusés de la plus triviale bêtise dite de leur propre voix, que du plus spirituel mot d'esprit dit par un autre. Ceux dont la nature est d'égayer leur entourage réussiront le mieux en donnant aux assistants l'occasion de dire leurs propres plaisanteries.

Kelaouchi relate un exemple de ce genre, ainsi qui suit : « Un bon citoyen, père aimable et ami fidèle, pour certaines raisons quitta son lieu de naissance et vint à la cité où je demeurais. Lorsque je le rencontrai la première fois, je l'écoutai comme il est du devoir d'un médecin qui se soucie du bien-être de ses malades et je le trouvai quelque peu abattu, et évidemment très sensible à son changement d'entourage. Alors la porte s'ouvrit tranquillement et un enfant de la maison dans laquelle nous nous rencontrâmes, entra en portant dans ses mains des pommes mûres et rouges ; à leur vue, le visage de l'hôte passa de quelque chose tenant à la mélancolie, à la gaieté ; devinant qu'un flot de paroles n'attendait que l'opportunité de se faire entendre, je dis : « Grande est la vertu des fruits, peut-être que la pomme est votre fruit favori ».

Après un moment de réjouissance intérieure, il répondit : « Ce n'est pas précisément cela, mais ces pommes très rouges me font souvenir d'une aventure de mon enfance, où je grimpai sur un mur de notre jardin et remplis mes poches du produit d'un pommier du voisin. Craignant que mon vol ne fut découvert je dévorai les pommes voracement et la conséquence en fut que j'eus des douleurs d'estomac tellement sérieuses que mes parents firent venir le médecin. Il examina mes poumons, mon cœur et l'épine dorsale et fit une très savante dissertation sur les symptômes de la maladie dont je souffrais : mais à ma grande satisfaction il ne pensa pas une fois à mon estomac et à son fardeau de pommes non digérées. »

Ayant terminé le bref conte le brave homme rit jus-

qu'à ce que les larmes coulèrent sur ses joues et en médecin je ris avec lui. Environ un an après je reçus un message de lui demandant ma présence ; en me rendant à la maison qu'il avait louée, je le trouvai au lit faible, troublé et mélancolique ; il n'était que l'ombre de ce qu'il était autrefois. Comme je m'entretenais avec lui sympathiquement, il me dit que malgré quelques connaissances qu'il avait faites dans la cité, il regrettait de plus en plus les anciens visages familiers, et même les paysages et les bâtiments de son pays natal, et que le sentiment de l'isolement et le manque d'appréciation pesait sur lui de plus en plus lourdement. Il termina son monologue quelque peu lugubre en disant : « Le fait est qu'il me manque tous les anciens objets animés et inanimés, et le vide me tue ».

Je répondis : « Je comprends ; vous ressentez le manque de tout objet dont vous aviez été entouré depuis votre enfance : même le pommier du voisin ».

« Ah ! s'écria-t-il en se soulevant de l'oreiller sur lequel il s'était appuyé avec faiblesse : Je vous ai conté cette histoire ? »

— « Vous avez eu l'amabilité de m'en dire quelque chose qui était, je m'en souviens, très amusant, mais il y a plus d'un an de cela et je ne pense pas que vous soyez entré dans les détails. Si vous étiez plus fort, je me hasarderais à vous demander de me la raconter de nouveau. » Avec un dégagement de la gorge qui fut à mes oreilles professionnelles comme de la musique, mon malade recommença le conte des pommes et du médecin avec de nombreuses additions qui étaient des plus encourageantes au point de vue médical, et à la fin du conte il riait plus faiblement que l'année dernière, mais plus longuement, et avec une plus grande abondance de larmes de gaieté. Je lui donnai quelques gouttes d'un liquide rafraichissant, mais je sais que ce ne fut pas cela mais le conte qui le stimula au point que je le laissai, assis dans un fauteuil, près de la fenêtre qui

dormait sur la place, lisant un livre que j'avais apporté avec moi et qui traitait de la culture du pommier. Avant de partir je lui dis: « Vous pouvez l'ignorer, mais vous êtes très estimé parmi nous, et plus d'un parmi les citoyens que je connais, aurait plaisir à faire votre connaissance, s'ils étaient assurés que cela vous serait agréable. » Et quand je vis que ma proposition était bien reçue, comme médecin, je fus rempli de joie et d'espoir au sujet de mon malade. A mon retour je parlai à mes étudiants et jeunes disciples en qui j'avais confiance et un à un ils se rendirent à mon malade ; le livre bien illustré sur la culture et l'utilité du pommier, rendit naturel que le sujet de conservation tournat sur les pommes et naturel aussi que mon malade secouât la sombre mélancolie et racontât avec entrain et gaîté le récit de son aventure avec des pommes du voisin et le médecin. Selon mes instructions tous les auditeurs rirent aux éclats avec le narrateur qui s'amusait de plus en plus en trouvant le conte apprécié et il l'embellit presque jusqu'à la transformer de sorte que lorsqu'un de ceux à qui l'avait déjà raconté revint le voir, il lui dit : « Ah ! quand je vous ai conté l'histoire des pommes et du médecin, j'en omis la meilleure partie même : afin de la remettre à sa place je vous conterai l'histoire encore une fois » Six mois après l'homme qui était en danger de devenir taciturne, avait acquis l'habitude de la gaieté qui lui attira ceux qui avaient besoin d'amusement ; et afin d'être approvisionné en proportion de la demande, non seulement il continua à embellir le conte primitif, mais il se souvint ou en inventa d'autres, de sorte qu'il n'y eut pas un homme plus gai et plus amusant que l'ancien mélancolique ». Et le grand médecin ajoute : La généralité des individus aime et chérit sa marotte spéciale de manifestation plus que toute la sagesse des sages, et le dégagement de cette marotte est souvent un moyen d'issue pour toute sorte de débris assemblés. Ce ne sont pas les sages, les savants et les beaux qui sont le plus généralement re-

cherchés avec empressement, mais ceux qui devinent les marottes de leur entourage et leur donnent l'occasion de se manifester.

Là, où la maladie spécifique, actuellement connue, tue ses milliers, les débris mental et nerveux qui s'amassent par l'absence de la manifestation (qui est pour la pensée ce qu'est la combustion pour le gaz d'éclairage) provenant d'un milieu antipathique, tuent leurs dizaines de milliers.

Le cri-cri du grillon et le coassement de la grenouille sont pour leurs semblables plus doux, plus harmonieux que la mélodie de la harpe du Principal Musicien.

Quant à... mais ici nous nous apercûmes que la fin du manuscrit était taché d'eau de sorte que les caractères étaient illisibles, et cet évènement inopportun nous attrista. Ainsi nous eumes recours à un certain sensitif qui était un voyant intellectuel ; mais il fut incapable d'achever la lecture du rouleau, et quand nous l'interrogeâmes au sujet de son incapacité, il répondit :

« Ce que la plasticité a pris, qui peut le restituer ? »

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

Atlas répondit : « Vous êtes jeune et votre âme des sens n'est pas encore purifiée. Les Hesperides ne sont pas telles que sont les autres : même avant de les voir, leur chant qui est transporté sur les eaux, vous entranserait et vous seriez une proie sûre et impuissante pour le dragon vigilant qui ne dort ni ne s'assoupit. En outre leur demeure est dans le pays qui est à l'ouest d'Océanus c'est pourquoi vous avez erré à travers le pays de l'Est, en vain. Ayez soin de ne pas vous fier à Océanus, car il aime le chant charmeur des vierges quand il se confond avec le bruit sonore de ses vagues, et ne permettra à personne de les approcher ».

Alors je fus grandement troublé et je m'assis aux pieds d'Atlas en pleurant. Par compassion, il me dit : « Vous êtes excellent en force. Etes-vous capable de soutenir à ma place les piliers qui sont entre la terre et le ciel ? Si oui, j'irai moi-même voir les Hespérides et je vous apporterai le trésor qu'elles gardent. » Ainsi, en fils du mortel et de l'immortel, je soutins dans le lieu de demeure d'Atlas les piliers qui portent les cieux, jusqu'à ce qu'Atlas revint, apportant avec lui le don de notre mère la Terre à la reine du ciel. Je lui fis bienvenue en disant : « Très lourde est la tâche de celui qui soutient ces piliers : donnez-moi je vous prie le fruit que vous

avez apporté et prenez ma place, car ma force me fait défaut ». Atlas répondit : « Je vous donnerai le fruit à une condition seulement, c'est que vous continuiez à soutenir les piliers à ma place ».

Alors mon espoir fut presque changé en désespoir, et dans ma grande peine j'évoquai ma protectrice Athéna. Et lorsqu'elle eut répondu à mon évocation, je la suppliai de me conseiller quant à ce que je devrais faire. Athena répondit : « Demandez à Atlas de soutenir votre fardeau pendant que vous renouvelez votre force, afin que vous soyez capable de soutenir les grands piliers, de peur que les Dieux n'en prennent possession. Et quand il aura fait ainsi j'enverrai sur lui un rayon de lumière saphirine tellement brillant qu'en son émerveillement il laissera tomber le fruit. Ramassez-le et fuyez à toute vitesse vers l'endroit d'où vous êtes sorti ; là je vous dirai ce que vous aurez à faire ».

J'obéis à Athena, et tout se passa comme elle l'avait prédit. J'apportai le trésor d'Hera à Eurysthenes qui me reçut avec ravissement. Il se proposait de faire un grand festin en mon honneur, mais, dans une vision de la nuit, Athena lui apparut et lui ordonna de ne pas me prendre ce qui était le don d'Atlas et que j'avais obtenu par le conseil de Prométhée ; tellement grandes étaient sa majesté et la splendeur de la radience saphirine dans laquelle elle apparut qu'Eurysthenes craignit de l'offenser, de peur que son intelligence dont il était fier, fut absorbée comme une goutte de rosée dans la mer. Au lever du soleil j'offris le fruit à mon immortelle protectrice et elle m'ordonna de le porter au pays occidental d'où Atlas l'avait emporté, en m'assurant qu'Océanus me serait propice pendant ma traversée. Il en fut comme elle l'avait dit, et bercé sur le sein doucement soulevé de la Divinité des eaux je ne ressentis aucune fatigue mais plutôt la plénitude du repos. Comme je m'approchais du pays occidental dont j'ignorais même l'existence avant ma

visite à Atlas je trouvai une vaste, une interminable forêt d'arbres séculaires qui s'étendait le long de la rive ; en même temps un chant extrêmement doux et mélodieux m'entransa et ainsi entransé je fus emporté à la limite de la demeure des belles filles d'Atlas dont la grâce et la beauté sont gravées ineffaçablement sur les tablettes de ma mémoire. Aussitôt que je leur eus rendu le trésor que son propriétaire leur avait confié dans le domaine de Gê, leur chant me berça en un repos plus profond, et, ainsi entransé, Océanus me transporta jusqu'au pays oriental sur la rive duquel je m'éveillai. Réconforté je retournai à Eurysthenes et me reposai pendant quelque temps dans la paix et la satisfaction.

Alcmène. — « Ceux qui écoutent la voix de la sagesse ne peuvent pas sortir du chemin qui conduit au repos.

Hercule. — « Lorsqu'après quelque temps je me suis éveillé à la pleine activité, Eurysthenes qui avait attendu mon éveil avec impatience mais qui craignait d'encourir le déplaisir d'Athena en essayant de m'éveiller, vint à ma tente et me dit :

« Pendant que vous dormiez je me suis occupé à projeter la dernière œuvre qu'il m'appartient de vous imposer selon votre contrat ».

Je répondis : « Si Eurysthenes observait la loi de la justice la dernière tâche elle-même qui a été stérile pour vous m'aurait été épargnée »

Eurysthenes répondit : « Puisque les immortels n'ont permis à l'homme de garder ni les forts qui donnent la vitalité, ni le fruit de sustentation, il est probable que je partagerai le sort actuellement réservé a la généralité des mortels, et que tôt ou tard je descendrai à la demeure de Pluton. Très rare est le souvenir de ceux qui reviennent après avoir passé les portails d'Hades, car le gardien à plusieurs têtes qui surveille les portes qui sont sur le côté le plus éloigné de la rivière, ne ferme jamais ses nombreux yeux. Tandis qu'il demeure sans bruit ni mou-

vement quand on rentre, il remue violemment sa queue semblable à un serpent et dresse sa crinière serpentine si un humain habitant du monde inférieur essaye de retourner à la surface de la terre. C'est cette rencontre néfaste que je voudrais rendre impossible avant mon départ. A vous, fils de Zeus, la tâche la plus grande et la dernière qu'il est en mon pouvoir de vous imposer » Alors je fus vivement troublé, de sorte que le sommeil s'enfuit de moi que la force que j'avais acquise dans le repos m'abandonna comme le vin s'écoule d'une outre percée. Car constamment je pensais : « Quoique mon père soit le roi des Immortels, ma mère est de naissance mortelle et si je descends à la demeure d'Aides comment reviendrai-je. »

Comme j'étais assis au bord de la rivière, à l'aube du jour, absorbé en une triste contemplation, Athena apparut et me dit : « Descendant de Persée, la cause de votre inquiétude m'est connue, ne craignez rien. Tout sauf les bonnes actions que vous avez accomplies, tout sauf le dernier service que vous m'avez rendu, est comme si ce n'était pas : car par la restitution du trésor que gardaient les filles d'Atlas j'ai contenté Héra et fortifié les liens qui m'unissent à Gè : j'ai aussi appris à Atlas comment amoindrir le poids de son fardeau et dit à Prométheus ce qu'auparavant il ne savait pas : Maintenant je vous aiderai dans votre descente au pays d'Aides et dans votre rencontre avec le gardien de ses sombres portails ».

A peine Athena eut parlé ainsi, que le fils de Zeus et de Maia parut à la main gauche d'Athena. Il me parla comme suit : « Ne suis-je pas la source de toute connaissance pour l'homme ? Ne suis-je pas l'origine des sentienteurs de la pensée humaine ? Ne suis-je pas aussi le héraut des Dieux ? En vérité je serai avec vous dans le lieu des ombres et avec mes pieds ailés je vous porterai devant le trône de leur seigneur ». Alors selon sa parole il me transporta au seigneur du monde inférieur et la lumière saphi-

rine d'Athena me servit comme un manteau précieux. Ainsi protégé je descendis au monde inférieur et quand Aides apprit sous la protectton de qui je venais il me reçut sans déplaisir, quoique par la sagesse d'Athena et d'Hermes à la fois, je pénétrai dans le royaume nerveux dans mon corps nervo-physique.

Alors, je parlai à Aides en particulier en ces termes : « La justice est la partie supérieure de la charité. Il répondit : « C'est pourquoi je me suis choisi la souveraineté du monde inférieur plutôt que celle de l'Olympe. » Alors je répondis : « Puisqu'il en est ainsi, pourquoi permettez-vous que mon ancêtre Thésée et son ami le noble Ascalaphus souffrent dans votre royaume par le désir de Proserpine et de ceux qui lui sont dévoués, non pas comme reine d'Aides mais comme fille de Demeter, qui a choisi de demeurer parmi les hommes, et qui cherche le moyen d'obtenir la prolongation du séjour de Proserpine sur la surface de la terre et le racourcissement du temps de sa résidence dans le monde inférieur. Qu'Aides se souvienne que si Thesée et Ascalaphus ne l'avaient pas aidé, sa belle reine aurait pu même par le propre vœu d'Aides être perdue pour lui ».

Aides répondit gravement : « Vous rappelez à ma mémoire comment Thésée m'a aidé à emporter Proserpine quand elle cueillait les douces fleurs de la prairie au milieu de ses compagnes, et comment lorsque je voulus qu'elle retournat à sa mère, comme une vierge pure si elle n'était pas entrée dans mon milieu, Ascalaphus déclara sur serment qu'elle avait mangé une partie d'une grenade.

Naturellement comme mortels ils doivent avoir attendu mon retour depuis longtemps mais je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. »

Alcmène. — « C'est toujours ainsi : les hommes servent des dieux et en sont oubliés.

Hercule. — « Je dis : Thésée sert comme le dernier des

esclaves et les membres d'Ascalaphus sont si lourdement appesantis qu'il ne peut les mouvoir qu'avec difficulté et souffrance » Aides garda le silence pendant si longtemps que je craignais que sa colère ne se fût allumée contre moi, mais enfin il dit : « Si je me porte témoignage que je suis injuste, comment jugerai-je autrui ? Je voudrais bien mettre en liberté ceux qui m'ont servi, mais mon désir est de flatter et non pas de m'aliéner la reine ; car bien que Zeus consentit à ce que je retienne la belle fille de Demeter, bien que sois son frère, Demeter est sa sœur, et par tous les moyens dans son pouvoir elle cherche à changer la volonté du roi du ciel à l'égard de Proserpine. Si vous, à l'aide d'Athena et d'Hermes libériez Thésée et Ascalaphus, et autant que possible, restauriez leur iefluence parmi les hommes, moi Aides je jure de vous accorder votre requête pourvu qu'elle ne se rapporte pas à ma reine ».

Je répondis : Avec Aides se trouve le pouvoir de conférer l'immortalité. Rendez-moi invisible à la fois aux Dieux et aux ombres et j'essaierai la libération de Thésée et d'Ascalaphus.

Aides répliqua : « Les hommes comme tous les autres êtres terrestres ne sont visibles qu'au moyen de leurs auras qui sont sentientables pour les auras d'autres êtres. Moi Aides je les rends dépourvus d'auras en fournissant par ma propre puissance ce que leur aura leur fournit à l'ordinaire. C'est ce que je ferai pour Hercule ». Alors invisible pour tous les habitants du monde inférieur, j'ai conversé avec Thésée et lui ai dit de se préparer à m'accompagner à la surface de la terre. Puis j'otai les poids des membres d'Ascalaphus et lorsque j'eus fait ainsi je retournai à Aides et dis : « J'ai réconforté Thésée et relâché et fortifié Ascalaphus pour que quand mon aura me sera restaurée ils puissent entrer dedans, et ainsi monter à la surface de la terre ». Aides répondit : « C'est bien, puisqu'ainsi je peux donner jugement. Quelle est votre requête ? »

Je répondis : « Que vous ordonniez au gardien des portails de votre royaume de nous accompagner. »

Quand je vis que ma demande troublait Aides, j'ajoutai :

« Aucun mal ne lui arrivera, personne ne le retiendra non plus, mais sûrement il vous reviendra en sûreté. »

Alors Aides me rendit mon aura dans laquelle Thésée et Ascalaphus sont entrés. Au mot d'Aides le gardien aux têtes multiples m'accompagna comme un chien fidèle. Mais quand nous arrivâmes à la rivière immobile qui est comme une division entre l'homme et les ombres, Charon me questionna pour savoir comment j'avais obtenu le pouvoir sur celui aux têtes multiples. Je lui dis : « Aides m'a donné la permission de l'amener avec moi, si je pouvais le faire sans l'emploi des armes, et vous êtes témoin qu'il m'accompagne non seulement sans force, mais volontiers ».

Charon répliqua : « Je prévois que celui aux têtes multiples sera absent jusqu'au troisième jour. Pendant ce temps nombreuses seront les ombres de chefs qui monteront et seront revêtus et apparaitront parmi les hommes, car malgré que par la puissance d'Aides soutenue de celle de Zeus je sois capable de transporter les ombres ou êtres nerveux de l'humanité partiellement évolués, de sorte qu'ils sont capables de retenir leur forme humaine, au royaume d'Aides ; c'est là que mon office cesse. C'est au gardien aux têtes multiples qu'incombe l'office d'empêcher leur retour : car à tout jamais Gê et Athena, les passives qui sont avec l'homme, travaillent pour l'humanité et lentement, mais sûrement prévalent sur Zeus et Aides ».

Je dis à Charon, sans bruit de parole : « Vous êtes le fils d'Erébus ; votre tâche est dans l'obscurité à travers laquelle le degré d'être nerveux de certains hommes passe au monde intérieur ou degré nerveux qui est au-dessous de la surface de la terre, C'est pourquoi vous

connaissez ce qui est voilé à la fois pour Zeus et Aides », Charon ne répondit pas un mot. Ainsi je montai avec Thésée et Ascalaphus dans mon aura, et le gardien aux têtes multiples bondissait tantôt à ma main droite, tantôt à ma main gauche. Alors j'allai à l'habitation d'Eurysthenes qui ayant appris mon retour par ses veilleurs, vint à ma rencontre; mais quand il s'aperçut que celui aux têtes multiples m'accompagnait, il s'enfuit en courant pour sauver sa vie, et il refusa de quitter son palais. En outre il m'envoya un mot par deux messagers en qui il se fiait et qui m'étaient connus, constatant solennellement que mon temps de servitude était terminé et que j'étais libre de faire ce que je voulais indépendamment de lui. Alors je suis revenu en homme libre né de Dieu et de la femme à Thèbes de Boétie. Là je suppliai Athena et Hermes, disant : « Pour l'amour de la mère qui m'enfanta, aidez-moi à retenir celui aux têtes multiples, non pas jusqu'au troisième jour mais jusqu'à sept fois trois jours ».

Ils m'accordèrent ma requête et le gardien des portails du monde inférieur resta avec moi apparemment bien content pendant ce temps; et quand il partit, la queue de serpent et la crinière n'étaient plus visibles et ce qui avait été un monstre était comme un Kelbe.

Pendant le temps où celui aux têtes multiples demeurait avec moi, je dormais fréquemment sous les auspices d'Athena et d'Hermes et mon aura dans laquelle Thésée et Ascalaphus reposaient s'évolua grandement pendant mon repos, et très nombreuses furent les ombres qui y entrèrent et s'y vêtirent.

Quant à moi je fis bien venue à chacun de ceux qui avait pu y entrer, en disant : « Soyez bien venu, enfant de Gê et de Demeter, pour l'amour de ma mère Alcmène.

Alcmène. — « Et permettez-moi de reposer dans votre aura, mon premier né, afin que je n'aie pas à traverser la rivière immobile ».

A l'appel de ma mère, la belle enfant de la terre dont

j'avais assombri la vie avec les nuages de la tristesse, tout mon être s'émut pour elle. Néanmoins je gardai le silence pour deux raison. Premièrement parce que je savais que mon aura est sujette à des bouleversements étranges et violents qui si puissante qu'elle soit la rendent impropre à l'habitation d'aucune sensitive ; et deuxièmement parce que je savais la coutume des Dieux à l'égard de ceux qui sont nés de femmes, et je devinais qu'après m'avoir abandonné à toutes les souffrances et à toutes les misères de la vie jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue et d'agonie je cède par force à la lugubre mortalité, Zeus l'auteur de mon être me placera à ce moment complaisamment parmi les Dieux.

Comme je méditais ainsi, une vision passa devant moi. Je vis mon enveloppement extérieur, mon corps terrestre, arraché de mon être nerveux, morceau par morceau, avec une souffrance atroce et si terrible qu'en mon agonie je gravis une montagne, et érigeai un bucher élevé ; puis je montai dessus et m'y étant étendu, je suppliai les Dieux et les hommes de l'allumer ; mais tous furent sourds à ma supplication et mon agonie se prolongeait jusqu'à ce qu'un certain gardien de troupeaux, par miséricorde, mit le feu au bucher, après avoir tué et y avoir étendu un sacrifice.

Alors et alors seulement le Seigneur des Dieux, pour qui le sang nouvellement versé, la fumée et la chair brûlante étaient comme une douce saveur, descendit dans un nuage à tonnerre et m'emporta à l'Olympe. Alors et alors seulement l'homme que j'avais servi comme un esclave, dans les mains duquel j'avais souffert comme un martyr, érigea un temple en mon honneur et m'adora comme un dieu.

***

Tout était silencieux.

L'Intelligence libre, mon grand ami et instructeur, repo-

sait auprès de moi. Ce qui était reçu de la planète conservatrice des sons était terminé.

Je fus le premier à rompre le silence : « Dites-moi, demandais-je, de quelle source l'histoire du grand lutteur était-elle dérivée ? »

Il répondit : « Des chants d'un poète qui vécut sur la terre lorsque les Dieux de l'Olympe furent adorés par les plus astucieux de l'humanité. »

Et comme je gardais le silence, l'Intelligence libre ajouta : « Dans la tradition primordiale, lorsqu'il était reconnu que les hommes évolués sont des Divinités terrestres, les dieux terrestres étaient les lutteurs contre les dieux de l'Etat nerveux.

Plus tard la tradition transmet le conteste de l'homme non évolué avec l'homme évolué et ceci est suivi du conteste des hommes animaux sous le symbolisme des animaux auxquels ils ressemblaient le plus étroitement, contre la portion moins animale de l'humanité.

Mais les dieux et les demi-dieux, les héros, les hommes et les animaux étaient d'un même modèle, d'une même forme : et cette forme est l'humaine. »

Je répondis : « Ainsi en quelques paroles vous avez relevé un voile qui obscurcit beaucoup de la tradition enregistrée. Très utile pour ceux qui désirent l'entendement est cette connaissance : car elle est comme une clef apte à ouvrir plusieurs portes fermées jusqu'à présent. »

L'Intelligence ne répondit rien.

Ce fut moi qui rompis le silence en disant : « Je ne vois pas que le conte du poète qui est conservé à travers les siècles au sujet du grand lutteur illustre la belle parole de Chi : « Le pathétisme d'Adonai plane sur toutes les formations de ses Attributs ».

L'Intelligence libre ne répliqua pas, mais à travers le silence se glissa une voix douce et mélodieuse : « Le rêve du fort lutteur n'était qu'un cauchemar provoqué par les Dieux qui étaient contre lui, afin de lui saper les forces

par lesquelles il aurait pu prévaloir et en luttant gagner la victoire. Sous le voile de ses cantiques, le poète a à demi caché, à demi manifesté des enseignements et des faits précieux pour ceux qui sont capables de relever *un coin du voile*. A travers beaucoup de tribulations, le fort lutteur, en sa propre force et par sa propre volonté a manifesté la faiblesse de ses adversaires. il est arrivé au sommet de la perfection de la lumière ou *intelligence active* après que comme fils de la femme, il a meurtri l'hydre aux nombreuses têtes dont le nom est l'excès ».

Alors j'entendis la voix de l'intelligence libre disant : « Quel être peut nous sauver de notre propre semaille ? En vérité je n'en connais aucun. Ce n'est que par l'expérience nous nous perfectionnons ».

Alors de nouveau il y eut un silence, un silence rompu par la voix de Ietavyah qui dit : « Le quatrième lever d'un coin du voile révéle ».

Subitement il s'arrêta avec une expression d'étonnement sur son visage calme et intelligent.

Ce fut Jacques qui rompit le silence en s'exclamant : « Pourquoi vous arrêtez-vous ainsi dans l'étonnement ?

Ietavyah répondit : « Parce que pour la première fois je me rends compte que la terre est non seulement capable de recevoir les vertus et capacités des douze planètes, et d'y répondre, mais que la cause de cette aptitude est qu'elle-même les possède à un degré prééminent, bien qu'elles soient, pour la plupart, comme les sens de l'homme, non développées ».

Marceline demanda : « Ceci je l'ai compris pendant mon repos, mais je ne comprends pas ce que cela a à faire avec le conte du degré nervo-physique de l'Etat physique, avec l'*Aurisée*.

Ietavyah répondit : « Par le pouvoir terrestre semblable à celui de la planète qui reçoit et conserve les sons, c'est des propres lèvres de l'Aurisée que sera entendu le conte de l'Aurisée : un conte qui, puisqu'il se rapporte au degré

terrestre dense dans lequel nous sommes comme enfants des hommes, relève non plus un coin de l'au-delà, mais un coin du voile d'ici bas et révèle des possibilités humaines tellement vastes, tellement pleines d'espoir et de joie, tellement belles que non pas comme une avec le « Coin du Voile » mais comme lui faisant suite sera contée l'historiette,

L'AURISEE (1)

(1) Notre Revue pour l'année 1907 contiendra cette historiette sous le titre de *L'Aurisée*. Cette histoire, tout en étant un vrai drame de la vie, illustre la valeur et l'utilité de l'aura humaine évoluée comme la panacée efficace contre la plus grande de toutes les douleurs, l'aiguillon le plus poignant de la mortalité, la séparation du bien-aimé.

QUESTIONS

I

Un nouveau correspondant remarque qu'une lettre dans laquelle il avait inclus un timbre n'a pas immédiatement reçu une réponse, qu'une brochure qu'il avait envoyée n'a pas été signalée dans la revue, et que ses questions n'ont pas été notées. Nous accusons réception de tous les lettres en leur ordre, mais seulement un petit nombre des nombreux livres et brochures qui nous sont envoyés traite de sujets ayant de l'intérêt pour nos lecteurs et est par conséquent signalé. Il en est de même pour les questions qui ne sont intéressantes que pour leur écrivain ou son immédiat entourage.

En outre, sous la rubrique de questions nous recevons parfois des remarques qui par leur ambiguité ou leur illogisme sont hors de la zone de l'intelligence libre. Un correspondant nous demande pourquoi nous ne notons pas certains évènements religieux : Nous sommes cosmosophes et non politiques ; nous nous occupons de philosophie, pas de religion.

En réponse à un autre correspondant qui écrit pour nous informer que sa connaissance dépasse celle de la philosophie cosmique : Nous revèrons l'intelligence et la connaissance qui aide à sa manifestation et nous sommes en tout temps désireux de boire à la fontaine de la sagesse.

En même temps la question qui suit : « Est-il raisonnable que je demande les conseils de ceux dont la connaissance est inférieure à la mienne » ne paraît pas avoir besoin de réponse, ni porter le sceau de l'intellectualité évoluée. Considérant aussi que notre correspondant nous est un

étranger et que nous n'offrons jamais de conseil, ni ne désirons faire des prosélytes, la remarque se rapporte .. à quoi ?

II

Dans mon entourage j'ai entendu demander ceci : les hommes ont-ils le droit de tuer les animaux pour leur sustentation, parce que ceux-ci sont moins évolués qu'eux ; ne peut-il pas exister des êtres immatériels et supérieurs à l'homme qui ont le droit par ce fait de retirer aux hommes leur enveloppe matérielle pour employer leur âme comme sustentation ?

La cosmosophie ne regarde pas la densité moindre comme une marque de supériorité.

III

Un correspondant de l'Occident lointain écrit :

Non seulement notre groupement adhère de plus en plus à la philosophie cosmique, à mesure que nous apprenons à comprendre plus clairement sa sublime et logique base ; moi, par exemple, je sentiente une confiance en ses dépositaires telle que je n'en ai jamais ressentie avant envers personne.

— Tout en répondant à la sympathie de notre correspondant nous lui rappelons que l'*Œuvre Cosmique est impersonnelle* et que seulement des événements non anticipés, qui rendent nécessaire qu'un nom quelconque soit donné comme garantie de bonne foi, nous ont forcé d'apparaitre temporairement comme une personnalité.

VARIÉTÉS

Un jeune conscrit, placé devant l'alternative d'entrer dans l'armée ou d'être puni comme déserteur, se décida à couler bas sa barque de la vie et choisit de se tuer plutôt que d'amener ce qui est généralement regardé comme une honte sur un nom honorable ou d'être assujeti à la nécessité de tuer autrui.

Nous ne sommes ni politique ni jugé, et nous notons cet incident seulement comme une illustration de l'illogisme qui est une des principales caractéristiques de la société moderne. Le culte et le code, les lois religieuses et civiles confirment et forcent l'acceptation du Commandement « Tu ne tueras pas » et en même temps la loi civile punit comme un crime le refus de tuer.

« Si la trompette donne un son incertain, qui peut se préparer à la bataille ? »

***

Les difficultés continuellement croissantes à l'égard du travail manuel et de sa rémunération peuvent être un signal pour substituer les nécessités de la vie à ses superfluités, pour le retour à une espèce de vie patriarcale en harmonie avec l'époque actuelle. Une chose est évidente, c'est que l'existence pour ceux dont les ressources proviennent d'une rente privée devient de plus en plus précaire et il est grand temps d'envisager le fait en vue d'une solution pratique de la difficulté.

En beaucoup d'endroits la valeur de la terre s'est tellement détériorée (lorsque tous les impôts et dimes etc sont payés) qu'elle n'est plus que la troisième partie de son ancienne valeur, de sorte que des propriétaires qui étaient aisés sont maintenant pauvres. Le remède pratique pour cette circonstance est que les propriétaires grands et petits demeurent sur leurs propres terres ou fermes et dirigent leurs propres affaires au lieu de les laisser aux régisseurs et fermiers. Le fait que tandis que le prix des produits du sol augmente, la valeur du sol même diminue démontre qu'il y a quelque chose de corrompu en cet état des choses, quelque chose à quoi l'habituelle présence et surveillance du propriétaire pourraient peut-être remédier.

Il est vrai qu'en cet âge de surexcitation et d'émulation

la vie des cités peut paraître plus agréable, mais pour contre-balancer sa fascination, le propriétaire qui demeure sur sa terre et la cultive ou surveille sa culture possède une *liberté personnelle* incompatible avec le bureau ; celui-ci, qu'il soit celui d'un homme d'Etat, d'un fonctionnaire ou d'un commis, le met dans la position d'un serviteur. De plus les parents qui se soucient du bien-être de leurs enfants préféreront les élever parmi des vergers et des prairies où ils peuvent respirer l'air plus pur plutôt qu'en des cités bondées de monde, impropres à leur développement physique ou aurique. Pour ceux qui sont de bonne volonté envers leurs semblables, la pensée que leur surveillance personnelle est non seulement bonne pour leurs propres intérêts, mais pour celui de ceux qui travaillent pour eux peut fournir un autre motif. Quoi qu'il en soit, tout propriétaire, grand ou petit, doit veiller à ce que ses enfants, qui dans l'état actuel des choses sont ses probables successeurs, soient éduqués en le noble art de la culture dans toutes ses branches pratiques. Dans une cérémonie annuelle de nos voisins orientaux, l'Empereur de Chine, *de droit* roi et prêtre hiérarchique, ouvre le sol avec un soc de charrue en or. L'Europe et l'Amérique pourraient profiter de l'exemple des chinois qui plus qu'aucune autre nation respectent le sol et même par leur confiance et leur tendresse l'intellectualisent et le pathétisent à une fécondité bien supérieure à celle obtenue par les dernières améliorations dues aux machines agricoles : même les animaux qui les aident à soigner ce qu'ils désignent comme « le vêtement de la terre mère » sont évolués ; ainsi les mulets et autres animaux qui sont sujets à être rétifs chez les occidentaux sont doux et obéissants à la voix de leurs propriétaires. Ainsi tout est harmonieux, et le produit du sol est pour ainsi dire semé dans la paix. Une chose peut être intéressante pour l'agriculteur occidental. Les chinois ne sément pas leur semence dans les champs en la laissant à la merci des oiseaux, brumes, sécheresse et humidité, mais en des pépinières abritées et gardées où elle jouit des plus favorables conditions pour la germination et le développement, et les jeunes plantes sont transplantées lorsqu'elles sont d'une grandeur suffisante pour se tirer d'affaire toutes seules. Par cette méthode non seulement le gaspillage de graines est évité mais les récoltes occupent les champs pendant un temps relativement court avant qu'elles soient prêtes pour la moisson, de sorte qu'avec un engrais abondant (pour lequel non seulement les excréments animaux mais humains sont utilisés) le sol peut produire beaucoup plus de récoltes en succession qu'il ne peut en produire sous la forme Européenne de culture.

Tout ce qui a rapport à l'utilisation du sol est de valeur, parce que les signes du temps indiquent qu'un exode des cités trop peuplées est un événement d'un avenir pas très éloigné ; par conséquent il est bon de se souvenir que *tout vit* : que le sol par conséquent, aussi bien que la semence et son semeur, est doué de la sentientation et est capable par conséquent de réception et de responsion.

Il est bon que les enfants soient accoutumés à une simple et saine nourriture et ne soient pas découragés par caprice à son sujet. Il arrive quelque fois qu'un enfant montre une répugnance marquée et continue pour une certaine espèce de nourriture : il y a une raison spéciale pour ce dégout ; même si elle n'est pas comprise, elle doit être respectée : En dehors de ceci, les enfants doivent être accoutumés à manger de tout ce qui est mis devant eux. Cette coutume éviterait l'habitude (pour nous servir de l'expression d'un bon vivant de notre connaissance) de manger critiquement. Comme si l'actuelle mode de manger était chose dont on puisse s'enorgueillir, comme si l'on vivait pour manger, au lieu d'être obligé malheureusement de manger pour vivre. L'habitude d'importuner les gens pour faire manger ou boire est absurde. Ceux qui sont volontairement responsables de la provision de sustentation doivent fournir ce qui est le plus convenable et agréable de nourriture à leur portée ; et les membres de la famille ou les hôtes doivent en prendre ce qu'il leur plait. Le poète Roi constate que « tout cœur connaît sa propre amertume, et qu'en sa joie aucun étranger ne peut intervenir. » Même observation est valable à l'égard de l'estomac et du palais. Il n'y a rien d'ennoblissant dans la condition actuelles de se nourrir, au contraire ! Et tant que la nourriture est la plus nourrissante et saine qu'on puisse se procurer, moins le mangeur en pense, mieux cela vaut.

Il n'y a aucune probabilité qu'une personne qui a faim ne sache pas si elle a besoin de nourriture ou non et celui qui hésite à accepter ou à ne pas accepter une deuxième portion de nourriture, que l'hésitation naisse du sentiment d'avoir assez mangé ou de l'égoïsme qui est flatté par la répétition de l'invitation à manger une autre portion, est physiquement et moralement en meilleur état sans cette portion.

Bien entendu cette remarque ne s'applique pas aux malades auxquels tous les soins et l'indulgence judicieuse sont non seulement désirables mais essentiels. Quant au logement, la clarté solaire, l'air non vicié, et l'espace pour l'aura sont principalement essentiels. Et si simples que soient les autres meubles, la literie doit être toujours la meilleure et la plus confortable, et s'il est pos-

sible, chaque personne doit avoir un lit à part ppur qu'elle puisse arranger la position du lit, des oreillers, couvertures etc dans la manière qui le mieux contribue à son confort. Ceci est très essentiel pour la santé, pour le bien être, car la couche est le lieu pour le renouvellement des forces dépensées « *Natures swet restorer balmy rest.* » Comme cela est bien connu de tout étudiant de la science aurique, c'est la nature de l'aura de s'étendre pendant les heures de la nuit du repos ou quiétude et par conséquent le mélange forcé des auras non sympathiques peut être non seulement psychiquement et moralement nuisible, mais être cause de troubles nerveux et physiques. Voici quelques considérations qui peuvent fortifier, chez ceux qui pensent, la préférence pour des habitations de compagne plutôt que de ville.

∴

Un journal quotidien insère le paragraphe suivant au sujet de l'enfant de la Princesse Louise de Saxe dont le mari est maintenant le monarque régnant.

« La petite princesse Monica que le roi ne vit jamais, « sera prise à sa mère pour être transférée dans un cou- « vent de dames anglaises où elle sera élevée et préparée « par ordre royal a prendre le voile ».

Si cette information est correcte, la jeune fille qui n'est pas considérée par le roi comme digne de prendre sa place de fille dans sa maison, est considérée comme bonne à être l'épouse du roi du ciel et Dieu incarné. C'est étrange !

AVIS

Pendant l'année 1907 la *Revue Cosmique* publiera, entre autres, des articles sur :

La Philosophie Védique, d'après d'anciens Cantiques oraux (inédits) ;

Des études sur la Mythologie Grecque et Romaine ;

L'Aurisée : Un récit de vie psychique ;

Les Visions d'une Voyante ;

Le Royal Initié.

Le gérant, LEMERLE.

Saint-Amand (Cher). — Im. Exp. Pivoteau & Fils

TABLE DES MATIÈRES

Pour l'Année 1906



ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE LA BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

SYNTHESE DE LA TRADITION COSMIQUE

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

BIBLIOGRAPHIE

QUESTIONS

115